

Eleon. Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.



Universitäts-  
und Landesbibliothek  
Halle (Saale)  
August-Bebel-Str. 13



00 Ju



ZINGHA,  
REINE D'ANGOLA.

*Partie I.*

A







ZINGHA,  
REINE  
D'ANGOLA.  
HISTOIRE AFRICAINE,  
EN DEUX PARTIES.  
*PAR Mr. L. CASTILHON.*

PREMIERE PARTIE.

A BOUILLON,  
Aux dépens de la Société Typographique.

---

M. DCC. LXIX.

LINGHA,  
REINE  
D'ANGOLA.  
HISTOIRE AFRICAINE  
EN DEUX PARTIES  
PAR M. L. CASTELNON



A DOUBLON  
Paris chez la Citoyenne Typographe  
M DCC LXXIX





## PRÉFACE.

**L**E caractère de Zingha m'a paru mériter d'être développé. D'après l'historien Anglois, j'en ai rapporté quelques traits dans le Journal Encyclopédique, & j'ai senti que les faits même que je transcrivois m'intéressoient pour cette souveraine moitié sauvage & moitié policée. Persuadé que bien des gens penseroient comme moi, j'ai rassemblé ces faits, & je n'ai fait, dans la vue de les rendre encore plus intéressans, que leur ôter autant qu'il a été en moi, l'aridité qu'ils ont dans les simples notices publiées à Londres sous le titre d'Aventures de Zingha. Les premières années de cette Reine ont vraisemblablement échappé aux recherches de l'auteur Anglois qui en eût assurément parlé, comme on en peut juger par les soins qu'il a pris de rendre compte des plus légères circonstances. J'ignore, comme lui, quels événemens ont rempli l'en-

fance de cette princesse : mais quand j'aurois à ce sujet, tous les éclaircissemens qui me manquent, je n'en ferois aucun usage. C'est Zingha que je me suis proposé de faire connoître ; c'est une reine ambitieuse, fiere & farouche que j'ai voulu montrer, & non pas les amusemens frivoles d'un enfant qui n'a point encore de caractere décidé. Je me suis permis aussi quelques réflexions ; mais j'ai écarté celles qui ne naissoient point des faits, ou qui ne contribuoient pas à donner une connoissance exacte de la reine d'Angola, de ses mœurs & de celles de ses sujets, des projets & des vues des nations qui ont combattu contre elle, qui ont envahi ses états, & qui n'ont pu la subjuguier. En un mot, cet ouvrage n'est rien moins qu'une traduction exacte & littérale. L'auteur Anglois rapporte quelques-uns des faits que je raconte : voilà tout ce qu'il y a de commun entre nous ; ainsi donc si cette



histoire a quelque succès en France, c'est aux faits que je le devrai : si elle n'en a point, je n'en imputerai la faute qu'à ma maniere de narrer & à mes réflexions. Cependant quoi qu'il arrive, l'événement ne me ravira point le plaisir que j'ai eu d'employer quelques momens à tracer d'après la vérité, un caractère singulier & presque inconcevable. Car, quelle ame a jamais présenté comme celle de Zingha le bisarre & monstrueux assemblage de tous les vices & de toutes les vertus ? Quelle autre a réuni la fermeté la plus inébranlable à la plus grande inconstance, l'héroïsme le plus intrépide à la plus étonnante foiblesse, l'indulgence la plus facile à la sévérité la plus outrée, la bienfaisance à la férocité ? Telle fut la reine Zingha qui ne méritoit ni de rester ignorée en Europe, ni d'y être aussi défigurée qu'elle l'a été dans les relations fabuleuses du voyageur Dapper, & dans les récits mensongers

de Ludolf. C'est cependant sur la foi de ces écrivains que les éditeurs du Dictionnaire de Moreri ont cru devoir consacrer un article au regne de Zingha qu'ils appellent Xinga, & à laquelle ils donnent un Prince Ineve pour ayeul. Les aventures que Dapper & Ludolf ont fournies aux rédacteurs de cet article, ne méritoient guere l'honneur qu'on leur a fait; & parmi les habitans d'Angola, de-même que parmi tous ceux du pays des Giagues ou Jagas, je doute que personne reconnût la célèbre Zingha aux traits peu ressemblans sous lesquels elle est peinte dans cet article, ainsi que dans les relations, ou plutôt, dans les fables des voyageurs qui ont fourni les matériaux d'une partie de l'article Angola, dans ce dictionnaire. C'est dommage que les fautes & les erreurs de toutes les especes qui abondoient dans les premières éditions de cet ouvrage, d'une si grande utilité d'ailleurs,



n'aient point été corrigées, mais qu'elles se soient au contraire si fort multipliées dans les nombreuses éditions qui en ont été successivement publiées. L'auteur Anglois d'après lequel j'ai entrepris d'écrire l'histoire de Zingha, a puisé dans de meilleures sources : c'est du royaume même d'Angola qu'il a tiré les faits dont il a rendu compte, & ces faits sont conformes aux relations des missionnaires Portugais, & presque tous consignés dans les mémoires du Frere Antoine de Gaëte, Capucin, missionnaire & préfet de Métamba, confesseur de Zingha, & député du Vice-Roi de Loando San-Paulo, vers cette reine dont il fut l'ami, le confident, le ministre & le directeur. A ces titres & au ton de vérité & de désintéressement, qui regne dans les récits du Capucin Antoine, j'ai cru que ces mémoires méritoient plus de confiance que les relations hazardées, les recherches superficielles,



*Et les vagues conjectures de quelques voyageurs qui n'ont fait, sans s'y arrêter, que traverser le royaume d'Angola, & qui ont ignoré jusqu'à la langue des habitans de ce royaume. Nous aurions d'excellens mémoires des pays les plus éloignés & des peuples sauvages, si tous les missionnaires que le zèle y attire avoient l'intelligence, les talens & l'adresse qui caractérisoient l'infatigable P. Antoine: mais il n'est pas donné à tous les hommes de servir utilement leur patrie & de gagner en même temps la confiance des ennemis de leur patrie & c'est-là toutefois l'important & pénible rôle que l'industriel P. Antoine a rempli avec distinction à Loando, à Mapongo, & à Métamba, ainsi qu'on l'apprendra dans la seconde Partie de cette intéressante histoire.*

ZIN-



# ZINGHA,

REINE D'ANGOLA.

*PREMIERE PARTIE.*

**L**OIN des brûlantes régions où le héros d'Utique ranimant le courage de ses amis vaincus , rassembla sous ses étendarts les restes malheureux de la journée de Pharsale ; loin des sables arides & des féroces habitans de la triste Nubie , la nature plus riante offre aux voyageurs effrayés du silence des solitudes où ils viennent d'errer , les paysages enchanteurs , les champs féconds , les plaines agréables & les bruyantes villes de la riche Éthiopie , la plus heureuse de toutes les contrées qui composent l'Afrique. Le soleil qui n'envoie sur le reste de cette vaste partie de la terre que des rayons d'une ardeur excessive , modere la chaleur de

ceux qu'il répand dans toute l'étendue de l'Éthiopie ; en sorte que , quoique bazannés ou même noirs, les peuples qui l'habitent , y cultivent sous l'influence d'un climat tempéré des sols fertiles , également affranchis des rigueurs des frimats de l'Europe & de l'Asie , & des feux dévorans qui rendent presque inhabitables la plûpart des autres pays situés sous la zone torride.

L'Éthiopie ne jouit pourtant pas des mêmes avantages dans toute son immensité. L'Abissinie presque entière est infertile , déserte , par l'extrême chaleur qui brûle jusques aux racines du petit nombre de végétaux que la nature languissante produit de loin en loin au milieu des sables enflammés qui couvrent cette région. C'est au-delà de ce pays inculte , & dans la basse Éthiopie qu'on respire un air pur. C'est là que la fertilité naturelle du sol , la douceur du climat , & la vigueur



de la végétation perpétuent les charmes du printemps & les richesses de l'automne. C'est-là que la nature offre dans tous les temps aux peuples qui s'y sont rassemblés, tous les dons & tous les agrémens qu'elle n'accorde que successivement dans les autres contrées. Le Tybre qui s'enorgueillit de baigner les murs de Rome ; le Tybre qui coule avec tant de majesté dans la plus brillante contrée de l'Europe , arrose dans son cours des plaines moins fertiles & des champs moins féconds que ne le sont les prairies toujours émaillées & les belles campagnes situées sur les bords des Camerones, riviere d'une immense étendue, & qui sert de frontière à différens royaumes. C'est en suivant le cours de ses rapides eaux , qu'on apperçoit les menaçantes tours où se tient, environné de ses sujets esclaves, le despote de Benin, dont les états

continent avec les trois royaumes de Cacombo, & avec ceux d'Angra, de Gabom & de Congo, qui renferme seul plus de villes, d'habitans, de métaux, & de richesses naturelles de toutes les especes, qu'il n'y en a dans tout le reste des états de l'Afrique, ou même dans les mines du riche Potosi, & dans les plus vastes empires de l'Europe & de l'Asie.

A ne considérer que l'étendue de sa domination, le nombre presque infini de ses sujets, l'entassement prodigieux de ses trésors & de ses revenus, l'Empereur de Congo devoit être sans-doute regardé comme le plus puissant de tous les souverains. Les rois de Lovango, de Pango, de Batta, respectent son autorité; ceux de Songo, de Sunda, de Pemba, de Bamba, sont soumis à ses ordres: sa couronne est indépendante, & du fond de son palais, situé sur la coline de



Banza ou de San-Salvador , il impose des loix à presque toutes les nations de la basse Éthiopie. L'impétueux Zaire , l'un des fleuves les plus étendus qu'on connoisse , n'arrose dans son cours que des terres cultivées par les esclaves du puissant empereur de Congo : les bords de ce fleuve , ainsi que les deux rives du profond Goanza , & celles de la Lelunde , dont les eaux claires & limpides roulent sur un gravier parsemé de sable d'or , sont ornés de palmiers , d'orangers & de citroniers , couverts dans toutes les saisons ou de fleurs ou de fruits. Les titres de la plupart des souverains sont fastueux , outrés ; ceux du roi de Congo sont modestes : il pourroit sans blesser la vérité en prendre de plus imposans , il se contente de se dire *Mani* , ou , *Seigneur de Congo* , par la grace de Dieu , *roi de Manicumba* , *d'Ocanga* , *de Cumba* , *de Lulla* ,

de Zouza, Seigneur des Duchés de Batta, de Sunda, de Bamba, Comte de Songo, d'Angoy, de Cacongo, Despote des Amboudes & suprême Dominateur du grand fleuve de Zaïre. Mais si ce prince dédaigne d'ajouter à ces titres ceux de plusieurs autres royaumes & de beaucoup de souverainetés qu'il possède réellement, il affecte en même temps par une étrange bisarrierie de prendre la qualité de Roi de *Mazingan* & d'*Angola*, quoiqu'il n'ait aucune sorte de droit sur ces deux royaumes possédés par des Princes aussi indépendans qu'il peut l'être lui-même dans ses vastes états. Il est vrai qu'autrefois la souveraineté de Congo s'étendoit sur toutes les contrées de la basse Éthiopie, & qu'alors Angola formoit sous le gouvernement d'un *Sava* ou Vice-Roi, la plus considérable & la plus riche des provinces de ce puissant empire. Mais l'ambitieux Men-Bendi



di, peu flatté du titre de Sava, forma l'audacieux projet de s'élever au rang suprême, d'ériger en souveraineté indépendante le gouvernement qui lui étoit confié, & de fonder pour lui & sa postérité un trône au milieu même des terres qu'il s'étoit proposé d'envahir. Men-Ben-di réussit même au-delà de son attente, & le succès de son usurpation fut plus brillant qu'il n'avoit osé l'espérer. Il commença par refuser insolamment de reconnoître la supériorité du Mani de Congo, & se liguant avec les Portugais, il battit successivement & mit en fuite les Savas ou Vice-Rois des provinces voisines qu'il envahit & qu'il joignit à son ancien gouvernement, dont il forma le royaume d'Angola. Cette nouvelle monarchie fondée par l'usurpation & l'infidélité au milieu des états, & presque sous les yeux du Mani de Congo, s'est soutenue

*Partie I.*

B.

contre les efforts de ce souverain, qui ne pouvant la recouvrer, a fini par reconnoître la légitimité du titre des successeurs de Men-Ben-di, qui sous la protection du Vice-Roi de Portugal, sont restés paisibles possesseurs des plus belles & des plus fertiles contrées de la basse Éthiopie. Le royaume d'Angola borné au nord par le Congo, par la souveraineté de Mulemba au levant, au midi par le royaume de Mataman, & au couchant par la mer atlantique, renferme huit vastes provinces toutes presque également fertiles, arrosées par mille ruisseaux qui vont tous se jeter dans la grande riviere de Calucala, dont les rives ornées d'une double allée d'orangers, de grenadiers & de citronniers, offrent au voyageur le spectacle le plus brillant & le plus enchanteur: des vignobles immenses, des champs qui tous les ans se couvrent d'une double moisson.





de riches paturages , & , de distance en distance , des chemins entretenus avec le plus grand soin , & qui conduisent dans les huit principales provinces du royaume d'Angola ; dans la riche Ilamba qui , par sa fécondité , son étendue , & le nombre de ses habitans pourroit seule former une puissante monarchie , dans l'agréable Dovando , où la bonté des paturages rassemble plus de troupeaux qu'il n'y en a peut-être dans l'Éthiopie entière , & dont les frontieres touchent à celles de la province de Songo , qui fournit à ses habitans les vins les plus délicieux , comme les fruits de l'Icolo sont les plus exquis de la terre. C'est à travers les vergers d'Icolo que l'on passe pour se rendre dans la province d'Ensaca , qui se suffit à elle-même , & qui renfermant plusieurs villes & une infinité de bourgs , trouve dans la fécondité naturelle de son sol non-seu-



lement de quoi fournir à la subsistance de tous ses habitans, mais qui envoie encore un excédent considérable de ses vins, de ses fruits dans la vaste province de Mazingan, où les forêts & les mines nuisent à l'agriculture, & rendent la condition des habitans moins douce que ne l'est celle de leurs concitoyens établis dans la délicieuse province de Cambamba, où la nature semble prendre plaisir à rassembler tous les avantages que ses mains bienfaisantes n'accordent que séparément dans les autres contrées, & que l'on ne trouve point également réunis dans la province d'Émvaca, dont le sol est pourtant de la plus étonnante fertilité.

Quoique noirs, les habitans du royaume d'Angola sont en général fort adroits, d'une vigueur peu commune dans nos climats, & très-ingénieux: en un mot, pour être des hommes, il ne leur manque qu'u-



ne sage législation, un souverain qui les chérissent, & l'espoir de la liberté : mais abattus comme ils le sont sous les chaînes du plus dur esclavage, assujettis au despotisme le plus cruel, forcés de respecter les caprices d'un tyran, maître suprême de la vie & des biens de ses sujets, qu'il égorge ou qu'il vend aux avarés Européens, qui vont lui acheter des hommes, comme on achète ailleurs des troupeaux & des bêtes de somme, les malheureux habitans d'Angola, ne possédant rien, & n'ayant que des jouissances précaires, sont lâches, paresseux; ils sont même perfides, par l'habitude que leur fait contracter la nécessité où ils sont de dissimuler les injures & les outrages qu'ils reçoivent de leur prince, de ses favoris insolens, ou de ses avides ministres.

Au centre de la province d'Illamba, s'éleve jusqu'aux nues un ro-

cher escarpé, le fourcilleux Mā-pongo ; son circuit est de deux lieues, & dans sa partie inférieure, il est de toutes parts entouré d'un côteau d'une pente douce & facile, qui se termine en une vaste plaine agréablement variée de bois, de champs, de vignobles, & de prairies arrosées par mille ruisseaux & toujours émaillées de fleurs. Sur la cime de ce rocher, est un palais antique, ou plutôt, un redoutable fort, où se tient le tyran d'Angola. C'est-là que, livré tout entier à ses brutales passions, il s'abandonne tour-à-tour, à son goût pour la débauche, & aux excès de la plus inhumaine férocité. C'est dans cet antre ténébreux que des gardes cruels conduisent chaque jour aux piés de leur barbare maître, tantôt ses plus belles sujettes, qui forcément consacrées à ses sales plaisirs, passent de ses bras impurs dans ceux de ses vils favoris,



tantôt les citoyens que leurs biens, leurs vertus, des plaintes indiscrettes ou d'infâmes délateurs lui ont rendus suspects, & qui massacrés sous ses yeux, expient l'irrémissible crime d'avoir osé lui inspirer ou des soupçons, ou des remords. Vers les premières années du 17<sup>me</sup>. siècle, c'étoit au fond de ce palais, tant de fois inondé du sang des victimes humaines, que le farouche N-Gola Ben-di, le souverain le plus cruel qui jusqu'alors eût désolé l'Afrique, tenoit dans ses mains sanguinaires le sceptre d'Angola. A l'ame la plus décidément perverse, N-Gola Ben-di joignoit un cœur faux & perfide; scélérat d'autant plus dangereux qu'exercé dès sa plus tendre enfance, dans l'art affreux de se jouer & du ciel & des hommes, il cachoit la noirceur de ses vices sous les dehors séduisans des plus aimables qualités. Sombre, cruel, impitoyable, la séré-

nité de ses yeux & l'enjouement qu'il affectoit n'annonçoient que des tempêtes, des horreurs, des proscriptions; & l'impie, dans le temps même qu'il enfonçoit le poignard dans le sein des malheureux qu'il avoit condamnés, imploroit la tendre humanité: sensible en apparence aux cris de ceux qu'il égorgeoit, il les exhortoit à souffrir avec constance la mort qu'il leur donnoit, & qu'il rendoit aussi lente qu'il le pouvoit par sa fausse pitié, & aussi douloureuse qu'il lui étoit possible par les coups mal assurés que leur portoit sa feinte compassion.

Déjà le féroce Ben-di avoit sacrifié sa famille & les amis de ses parens à sa noire défiance; déjà ses parricides mains teintes du sang de ses oncles, de leurs enfans & de son frere, aiguisoient le poignard qu'il avoit juré d'enfoncer dans le sein de Zingha, la plus jeune de ses sœurs.



sœurs, qu'il redoutoit, qu'il vouloit immoler, dont il n'ignoroit point les ambitieux projets, & qu'il n'avoit encore osé punir, soit que sa beauté, sa jeunesse lui eussent inspiré des desirs qu'il s'étoit flatté de satisfaire, soit que cette fiere princesse eût acquis sur l'ame de ce monstre, un empire qu'il se sentoît malgré lui-même forcé de respecter. Cependant sa fureur irritée avoit marqué l'instant de la mort de Zingha qui, à la douceur du barbare, à ses soins assidus, aux témoignages empressez de sa feinte tendresse, aux assurances réitérées de son amitié, ne douta point que son arrêt fatal n'eût été prononcé. Ses soupçons n'étoient que trop fondés; elle touchoit à son dernier instant, lorsque des événemens imprévus détournèrent le glaive qui étoit suspendu sur sa tête: ce fut un malheur pour Zingha; car elle eût péri innocente, & elle

*Partie I.*

C.

eût emporté l'amour & les regrets du peuple d'Angola ; au lieu que jusqu'aux derniers jours de sa caducité , sa vie ne fut plus qu'un épouvantable tissu de crimes & d'horreurs. Il est vrai que ces crimes ne doivent pas être tous imputés à Zingha ; les cruelles circonstances où elle se trouva en enfantèrent plusieurs , l'impétuosité naturelle de son caractère & le desir véhément qu'elle avoit conçu de se venger de l'injustice & des outrages de ses ennemis , lui en firent commettre beaucoup d'autres , & les disgrâces presque continuelles qu'elle essuya, changerent en humeur sombre & tyrannique la fierté de son ame , & la sensibilité de son cœur en inhumanité. Ses talens, ses vertus, ses rares qualités eussent fait le bonheur des peuples d'Angola, si le sort lui eût été moins contraire ; ou si renversant son frère du trône qu'il deshonorait ,



Zingha eût pris les renes du gouvernement, & retenu le sceptre qui ne pouvoit alors passer dans de plus dignes mains. Tous les jours de son regne eussent vraisemblablement été marqués par des bienfaits & des vertus, & elle ne se fût signalée que par des actes d'héroïsme. En effet, dans le temps même que la noirceur de ses forfaits la faisoit abhorrer, ses ennemis les plus irréconciliables ne pouvoient s'empêcher d'avouer & de publier qu'elle étoit née généreuse, le cœur sensible, l'ame grande, digne, en un mot, du rang suprême, si on lui eût permis de choisir pour y monter des voies légitimes.

Issue d'une longue suite de rois, Zingha n'ignoroit point les droits que sa naissance lui donnoit à l'autorité souveraine; elle n'ignoroit pas que, placée si près du trône de ses peres, elle étoit indépendan-

te , & que tous les souverains réunis ne pourroient sans la plus énorme injustice attenter à sa liberté : cependant elle se vit contrariée , gênée , presque esclave dans le palais de ses ayeux : mais trop haute pour s'exhaler en plaintes , en reproches , elle aima mieux porter avec courage des chaînes qu'elle ne pouvoit rompre , que tenter d'inutiles efforts contre le tyrannique joug & l'outrageante insolence de N-Gola Ben-di , son frere , de ce cruel despote qui , par ses injustices & ses atrocités , jeta enfin dans le cœur de Zingha un levain de férocité , qui dès lors ne fit plus qu'y fermenter , s'accroître & se développer.

Les premiers jours du regne de N-Gola avoient été marqués par le meurtre de son neveu , par le barbare assassinat du jeune fils de Zingha , que le roi d'Angola avoit fait massacrer sous ses yeux, dans la



crainte qu'un jour cet enfant ne  
 voulût lui disputer le trône. Trop  
 foible encore pour venger le sang  
 de son malheureux fils, Zingha jura  
 la perte de son lâche assassin : mais  
 pour mieux tromper le monstre  
 qui l'avoit immolé, elle lui déro-  
 ba ses larmes, lui cacha ses senti-  
 mens, dissimula sa haine, ses pro-  
 jets de vengeance, & feignit mê-  
 me de rester attachée à son frere.  
 Ce fut cette apparente insensibili-  
 té qui trompant son persécuteur, lui  
 fit croire qu'il lui seroit aussi aisé  
 de sacrifier la mere, qu'il lui avoit  
 été facile de poignarder le fils ; &  
 il se préparoit à cet acte de barba-  
 rie, quand l'intêret le plus pres-  
 fant, le desir de conserver le sceptre  
 qui s'échappoit de ses mains, ar-  
 rêta son bras sanguinaire, & le for-  
 ça de recourir à la médiation de  
 cette même princesse qu'il vouloit  
 égorger.

Le perfide Ben-di qui haïssoit

les Portugais autant qu'il détestoit ses proches, avoit armé contr'eux, &, sans leur déclarer la guerre, il avoit ravagé en brigand quelques-unes de leurs possessions : mais bientôt, il se vit arrêté dans sa course : investi de toutes parts, il combattit en lâche, il fut battu, son armée fut mise en fuite, & les deux sœurs de sa femme, ainsi que cette souveraine tomberent au pouvoir des vainqueurs. Zingha dont la tête étoit déjà proscrire, n'avoit point eu la liberté d'accompagner son frere dans cette expédition, & elle étoit restée entourée de gardes dans le palais de ses peres. Cependant la reine & ses deux sœurs ne s'aperçurent de leur captivité qu'à la différence extrême des mœurs & des manieres de leurs vainqueurs, avec l'atroce caractère & les procédés outrageans du prince d'Angola : elles furent traitées par leurs généreux ennemis avec tous les



égards que les nations Européennes ont pour les souverains. Ben-di humilié, envoya des ambassadeurs aux Portugais pour négocier la rançon des trois princesses captives. Les Portugais refuserent les riches dons qui leur étoient offerts, & renvoyerent leurs trois illustres prisonnières de guerre chargées de présents, & pénétrées de la douceur & de l'honnêteté de leurs vainqueurs. Le peuple d'Angola donnoit hautement des éloges à la noblesse & à la générosité de la nation Portugaise : la cour même du tyran retentissoit des louanges que la reconnoissance arrachoit aux parens & aux amis des trois princesses. Il n'y eut que N-Gola Ben-di qui au récit de ces traits de grandeur d'ame & de désintéressement sentit redoubler la haine que son ame féroce avoit conçue contre les Portugais. Non-seulement il refusa de remplir les conditions aux-

qu'elles il s'étoit soumis à la suite d'une guerre injuste & malheureuse qu'il avoit entreprise longtemps avant sa dernière invasion; mais il osa tenter de nouvelles incursions; & obligeant par ses hostilités les Portugais à le combattre encore, il fut vaincu & réduit par les succès & les victoires de ses ennemis à une telle extrémité, qu'il n'imagina plus d'autre moyen de conserver son sceptre & ses états, que d'envoyer vers la nation qu'il avoit irritée, sa sœur Zingha, cette même Zingha dont il avoit assassiné le fils, & dont il s'étoit proposé d'abattre également la tête. Le lâche tombant à ses genoux qu'il tenoit embrassés: *O ma sœur!* lui dit-il, *vous que j'aimai dès ma plus tendre enfance, & que j'adore encore jusqu'à l'idolatrie; vous, qui eussiez régné sur mes peuples & leur prince, si les nœuds détestables qui nous unissent, ne m'eussent point désen-*



*du de vous offrir la moitié de mon trône ! je vous ai offensée , belle Zingha , je vous ai outragée : vous êtes généreuse , & je suis malheureux. Mes parricides mains ont répandu le sang de votre fils ; il m'étoit odieux ; sa présence importune ranimoit sans cesse dans mon cœur le désespoir & la fureur que m'inspira ce jour , ce jour affreux où le chef de nos Gangas ( 1 ) vous unit irrévocablement à un autre qu'à moi. Je me suis exercé depuis à vous haïr , à vous persécuter : peut-être même , si j'en eusse eu la force , ô Zingha ! vous ne seriez plus , & du même poignard qui vous eût arraché la vie , je me serois percé le sein.. Irrité par vos froideurs , désespéré de votre indifférence à quels excès d'horreur votre farouche amant ne se seroit-il pas porté , si le ciel depuis quelques jours n'eût éclairé son ame , & ramené son*

( 1 ) Prêtres du Royaume d'Angola.



cœur à des sentimens plus humains !  
 Mon amour éperdu ne se signalera plus  
 deormais par des crimes ; il ne va me  
 dicter que des vertus ; belle Zingha,  
 je veux vous imiter : j'en atteste nos  
 (2) Moquisies ; je le jure à vos pieds,  
 il ne me reste plus de mes forfaits  
 passés, de mes affreux complots, de  
 mes assassinats que la dévorante amer-  
 tume de les avoir commis. Ma sœur ne  
 fera point insensible à mes larmes,  
 sa grandeur d'ame oubliera les in-  
 justices de N-Gola, pour ne songer  
 qu'à l'honneur de son frere. Soyez  
 l'appui de mon trône ; allez en qua-  
 lité de mon ambassadrice, offrir la  
 paix aux Portugais ; & acceptez  
 pour moi toutes les conditions qu'ils  
 voudront m'imposer, & que le re-  
 vers qui m'accable me forcera de re-  
 garder comme de douces loix. Si vous  
 croyez, sage Zingha, qu'en embras-  
 sant ou feignant d'adopter la reli-  
 gion de ce peuple, vous puissiez le

(2) Ce sont les Dieux du peuple d'Angola.



*rendre plus facile à m'accorder la paix, abjurez hautement le culte de nos peres, le ciel vous le permet, nos Moquistes vous l'ordonnent; ne balancez pas un instant, & faites pour ma gloire tout ce qui dépendra de vous.*

Les dangers qui menaçoient Zingha, le souvenir des persécutions qu'elle avoit effuyées, l'affreux tableau de ses oncles, de ses freres & de son fils expirans sous le fer des bourreaux, ou sous le poignard de Ben-di, la fureur de ce monstre toujours altéré de carnage prête à se ranimer, la rendirent attentive aux prieres du tyran; & elle consentit d'autant plus volontiers à se charger de l'épineuse négociation qui lui étoit offerte, que cherchant depuis plusieurs années un prétexte pour s'éloigner de Mapongo, elle se flatta de trouver dans le cours même de sa députation, quelques moyens heureux,

quelque favorable occasion de faire éclatter sa vengeance, & d'exécuter les projets d'usurpation que son ame ambitieuse nourrissoit depuis longtemps. Dans ces dispositions qui étoient pour tout autre qu'elle un secret impénétrable, elle consentit à tout, promit tout; on dit même qu'afin de mieux tromper son frere, elle scella sa feinte reconciliation de la plus criminelle des complaisances; du moins l'insolent Ben-di se vanta d'avoir été le maître, s'il l'eût voulu, d'étouffer dans ses bras cette fiere princesse. Quoi qu'il en soit, Zingha, qui depuis son enfance, avoit vécu en esclave dans le palais de Mapongo, partit en souveraine, & se rendit accompagnée d'une brillante suite, à Loando San-Paulo, auprès du Vice-Roi Portugais qui l'a reçut avec distinction, & lui rendit tous les honneurs qu'il crut devoir à la haute naissance d'une telle ambassadrice.



Ce Vice-Roi, Dom Jean Corréa, Da Souza, étoit un gentil-homme distingué par sa valeur, sa probité, rempli d'excellentes qualités; mais ses vertus étoient ternies par une vanité outrée, & qui lui faisoit trop souvent oublier les devoirs de la bienfiance. Cet orgueil le dirigea dans la première audience qu'il donna à Zingha : cette princesse fut introduite dans une salle, où elle fut très-surprise de ne voir qu'un fauteuil occupé par le Vice-Roi, & aux pieds de cette espèce de trône surmonté d'un dais, un tapis étendu sur le parquet, avec un couffin de velours préparé pour l'ambassadrice. C'étoit de temps immémorial un usage observé à Loando, que tous les étrangers admis à l'audience du Vice-Roi, s'inclinoient profondément devant lui : les souverains eux-mêmes étoient assujettis à cette ancienne loi. Zingha refusa de s'y

foumettre : elle ne voulut point se prosterner : mais cachant son dépit, elle ordonna, sans se déconcerter, à l'une des femmes de sa suite, de se mettre à genoux & sur ses mains, à côté du couffin, & le plus près qu'il seroit possible du trône. Cette femme obéit, & Zingha s'afféyant sur ce siege vivant, dit à Dom Corréa qu'il pouvoit maintenant proposer les conditions du traité de paix & d'alliance qu'elle étoit venu négocier.

Le Vice-Roi qui s'attendoit à des excuses pour Ben-di & à d'humbles supplications, fut étonné de ce ton de fierté ; mais se remettant bientôt, il exigea que pour réparer son audace & les dommages causés dans ses dernières invasions, N-Gola se reconnût vassal des Portugais, & qu'il s'obligeât pour lui & ses successeurs à un tribut annuel. Zingha, frémissant de colère à ces propositions, & regardant



le Vice-Roi avec indignation :  
 » *Sava* chrétien , lui dit-elle , cherche ailleurs tes vassaux : cherche tes tributaires parmi les ennemis que tu pourras soumettre les armes à la main : mais n'espère jamais de contraindre à de telles bassesses un monarque puissant , jaloux de son indépendance , & qui ne m'envoie ici que pour te demander ton amitié , & pour t'offrir avec la sienne ses forces redoutables , & jusqu'à ce jour invincibles «.

Cette réponse prononcée d'un ton ferme & imposant , fit une si forte impression sur les Portugais , que supposant au prince d'Angola des ressources qu'ils ne lui connoissoient pas , & une armée prête à fondre sur Loando , ils se hâterent d'accepter la paix qui leur étoit offerte aux conditions les plus honorables pour Ben-di. Zingha satisfaite de ce premier succès , prit congé de Corrêa qui , la condui-

21033703

fant hors de la salle , l'avertit que cette femme qu'elle avoit fait servir de tabouret , ne vouloit ni se lever , ni changer d'attitude qu'elle n'en eût reçu l'ordre de son auguste souveraine. » Dans son palais, répondit la princesse , une femme telle que moi , ne se sert jamais deux fois du même siege : la vue de cette malheureuse me reprocheroit sans cesse l'espece d'humiliation , & le manque d'égarde que j'ai effuyés ici ; qu'elle évite désormais ma présence , & que mes yeux ne puissent jamais tomber sur elle ».

La hauteur de ces reparties , l'intrépidité de Zingha & l'air de majesté qu'elle mettoit dans ses propos comme dans ses actions , en imposèrent à l'orgueil de Corréa , qui cherchant à réparer ses torts , parvint à force d'honnêteté , de prévenances & de distinctions , à faire oublier à Zingha les mécontentemens



tentemens qu'elle croyoit avoir reçus lors de sa premiere visite. Flatée de la considération dont elle jouissoit à Loando, des hommages qu'on lui rendoit, & de la politesse respectueuse des Portugais, elle passa quelques mois parmi eux. Aussi peu attachée au culte ridicule des Moquisies qu'à toute autre doctrine, ou plutôt, toute entiere à ses projets d'ambition, elle crut devoir feindre du zele pour la religion chrétienne, demanda d'être instruite, & parut si convaincue de la vérité des dogmes que quelques missionnaires chargés de l'éclairer, lui expliquerent, que ceux-ci ne doutant point de la sincérité de sa conversion, l'admirent au baptême qu'elle reçut très-solennellement en 1622, vers le commencement de la quarantieme année de son âge.

Mais tandis que Zingha ne paroissoit occupée que des intérêts

*Partie I.*                    D

sacrés de la religion qu'elle venoit  
 d'embrasser, elle ne songeoit qu'aux  
 moyens de captiver la confiance  
 de la nation Portugaise, & de s'af-  
 furer du zele & de l'attachement  
 de Corréa. Les confidences adroites  
 qu'elle lui avoit faites du caractere  
 soupçonneux & cruel de son frere,  
 des injures qu'elle en avoit reçues,  
 & de l'excessive rigueur de l'escla-  
 vage où elle avoit été réduite dans  
 le palais de Mapongo, émurent vi-  
 vement le Vice-Roi qui, pénétré  
 jusqu'aux larmes des récits de Zin-  
 gha: » Vous connoissez, lui dit-il, la  
 barbarie & l'inhumanité du monstre  
 qui vous attend: la paix qu'il  
 vient d'obtenir est votre ouvrage;  
 l'ingrat vous punira des bienfaits  
 dont vous l'avez comblé: teint du  
 sang de ses proches, accoutumé au  
 crime, aux lâches trahisons, aux  
 noirs assassinats, quel autre prix at-  
 tendez-vous du service important  
 que vous venez de lui rendre. »



qu'un esclavage avilissant , ou la plus affreuse des morts ? Restez dans mon palais , respectable Zingha ; ne vous éloignez pas des murs de Loando , & laissez à mon zele , aux Portugais vos amis & vos alliés , le soin de vous venger : laissez nous le soin de renverser le traître N-Gola de son trône , & de vous y placer, sous la protection du roi de Portugal mon maître ». La princesse d'Angola flattée intérieurement des offres du Vice-Roi ; mais feignant d'en être offensée :

» Est-ce , lui répondit-elle , au nom du Roi que vous représentez , ou de vous-même, Corréa , que vous osez me donner ces conseils ? Si c'est le Vice-Roi qui m'offre son palais & Loando pour aziles , il oublie dans ce moment , qu'ambassadrice d'un puissant souverain , rien ne sauroit me dégager de la parole sacrée que je lui ai donnée de retourner vers lui , & que la

certitude même de la plus dure  
fervitude, ou de la mort la plus  
deshonorante, ne pourroit m'auto-  
riser à manquer au serment que j'ai  
fait de me rendre à Mapongo, dès  
que j'aurai mis fin à la négociation  
dont je me suis chargée. Si c'est  
par intérêt, par amitié, par zele  
que vous croyez devoir me don-  
ner ces avis; Corréa, je vous en  
tiens compte, & votre attachement  
m'est infiniment précieux. Ces dan-  
gers qui menacent ma tête à Ma-  
pongo sont plus pressans peut-être  
que vous ne l'imaginez: je connois  
mieux que vous la perfidie & la  
férocité de l'impitoyable Ben-di:  
mais tandis que ma prudence, mes  
soins & l'ascendant que j'eus tou-  
jours sur l'esprit de mon frere, ren-  
dront inutiles peut-être ses vues  
sanguinaires, conservez-moi ces mê-  
mes sentimens d'estime & d'amitié.  
A l'égard de la protection du Roi  
de Portugal, votre maître, quel-



ques événemens qui puissent arriver, je ne puis, ni ne dois l'accepter. Les souverains d'Angola se protègent eux-mêmes ; ils n'ont & ne veulent avoir que des alliés : des protecteurs quelque puissans qu'ils fussent , aviliroient la majesté de leur couronne. Si le sort m'éleve quelque jour au trône de mes peres, je recevrai avec reconnoissance l'amitié du Roi votre maître ; je lui donnerai la mienne , & chacun de nous deux protégera les sujets du souverain son allié «.

Satisfaite des heureuses dispositions des Portugais , rassurée sur l'avenir , & n'ayant plus d'affaires qui la retinssent à Loando-San-Paulo , Zingha , quelques instances que lui fit Corrêa , ne voulut point différer plus long-temps son départ ; & craignant qu'une plus longue absence ne la rendît enfin suspecte au prince d'Angola , elle reprit la route de Mapongo , où elle ne fut



pas plutôt arrivée qu'elle eut grand soin de faire ratifier par Ben-di, tous les articles du traité qu'elle venoit de conclure. N-Gola parut approuver tout, remercia publiquement sa sœur des services importants qu'elle avoit rendus à l'état, lui donna devant ses courtisans les marques les plus distinguées de sa reconnoissance, & en particulier, les preuves les plus tendres & les moins équivoques de son amitié: le fourbe poussa plus loin la perfidie, & déclara que depuis quelques jours, il se sentoient enflammé du desir d'embrasser la religion chrétienne.

Informé par Zingha de ces sentimens respectables, Dom Jean Corrêa se hâta d'envoyer à Mapongo, un prêtre negre de Métamba, & un des principaux officiers de Loando, pour servir de parrein à Ben-di qui ne pouvoit plus, disoit-il, résister aux vives impulsions de la



grace, & au desir pressant dont il se sentoit embrasé. N-Gola fit aux deux députés, l'accueil le plus honnête : le prêtre voulut l'éclairer, & le trouva déjà tout préparé ; il l'interrogea, & ne voyant en lui que la docilité la plus satisfaisante aux dogmes du catholicisme, il le crut suffisamment instruit, & lui proposa de se faire baptiser. Pendant ces entretiens, Ben-di avoit tramé des complots qui lui parurent si bien concertés, que ne jugeant point à propos de dissimuler plus long-temps, & feignant de regarder comme un outrage, la proposition du prêtre negre : » Homme vil, lui dit-il, le Dieu dont tu me parles, t'a-t-il permis de franchir la distance qui sépare ta bassesse du trône de tes maîtres ? Crois-tu que je consente à me dégrader au point de permettre que tu me baptises ? Crois-tu que je consente à fléchir les genoux devant toi,

devant toi qui n'es que le fils de quelqu'un de mes esclaves ? Malheureux ! si je n'écoutois que la voix de mon ressentiment , la mort seroit le prix de ta présomption : mais j'excuse ton insolence , & veux bien t'accorder la vie , à condition que demain le lever de l'aurore ne te trouvera point dans mes états”.

Zingha, quelque éclairée qu'elle fût sur le caractère faux & perfide de Ben-di, ne s'attendoit point du tout à cette nouvelle preuve de sa duplicité : elle tenta tous les moyens possibles de le ramener : il étoit lâche ; elle chercha à l'ébranler en lui peignant les suites du ressentiment de Dom Jean Corrêa qui se croyant offensé , & l'étant en effet , ne manqueroit pas de soulever la nation Portugaise. Ces avis, ces menaces , ne firent qu'irriter le farouche N-Gola qui, changeant en fureur le feint attachement qu'il avoit juré à sa sœur , la traita avec  
indignité ,



indignité, la fit charger de chaînes, & jeter au fond d'une des prisons du palais, où il lui promit d'aller dans peu de jours la voir pour se donner le plaisir de l'embrasser encore, & de la poignarder.

Ce même jour Ben-di refusa hautement d'exécuter aucun des articles de paix qu'il avoit ratifiés; il fit en même-temps égorger tous les Portugais qui se trouverent à Mapongo, & ne doutant point du succès de ses complots, il se mit à la tête d'une formidable armée, résolu d'aller saccager Loando-San-Paulo, & d'immoler à sa vengeance Dom Jean Corrêa.

Mais pendant que ce monstre regardoit déjà les Portugais comme vaincus & massacrés; pendant qu'il se réjouissoit par avance du plaisir qu'il auroit à se baigner dans des torrens de sang, il ignoroit que dans l'armée qu'il commandoit, & qui le détestoit, Zingha, sa sœur, avoit

*Partie I.*

E

une faction puissante, qui au premier signal avoit juré de mettre à mort son souverain, ou de l'abandonner aux traits des ennemis : il ignoroit que Bar-ba, sa belle-sœur, avoit déjà rendu la liberté à Zingha qui, maîtresse du palais de Mapongo, avoit pris les plus sages mesures pour s'emparer du trône.

L'armée de N-Gola n'eut pas plutôt joint celle des Portugais, que feignant d'être frappée d'une terreur soudaine, elle fuit & se dispersa, laissant Ben-di seul, entouré de quelques esclaves, & exposé au feu de l'armée Portugaise. Celle-ci méprisant un si foible ennemi, entra dans le royaume d'Angola, s'empara des plus riches provinces, & ôta tout espoir de retraite à N-Gola qui, se voyant pressé de toutes parts, & à l'instant d'être fait prisonnier & puni de ses crimes, s'empoisonna lui-même, ou, comme le bruit s'en répandit, par les



Soins de Zingha qui, dans la suite, dédaigna de se justifier de s'être rendue maîtresse des derniers instans de son frere.

Il est dans la partie intérieure de l'Afrique, loin des frontieres de Congo, quelques lieues au-delà de la riviere de Cuança, une nation guerriere, féroce, antropophage, l'effroi de tous les peuples qui habitent ces régions barbares: ce sont les terribles Giagues ou Jagas, célèbres par leurs crimes, par leurs goûts détestables & les excès de leur atrocité. Les Jagas rassemblés ne forment point une société; c'est une foule de monstres plus affreux les uns que les autres, tous altérés de sang, & jamais rassasiés de crimes. Ils se rendent formidables par la terreur qui les précède dans leurs excursions, & par la sombre horreur qui accompagne la désolation qu'ils portent dans toutes les contrées voisines. Jamais peuple ne fut

ni plus cruel, ni plus férocement superstitieux que les Giagues; car chez eux, l'inhumanité est ordonnée par la religion, & puissamment autorisée par les loix. Les tigres ni les léopards ne cultivent point la terre; mille fois plus cruels que les léopards & les tigres, les Giagues ne la cultivent pas non plus; la ravager, la dévaster, en massacrer les habitans, est leur unique occupation. Toujours ou errans ou campés dans l'immense pays que leur fureur a subjugué, ils brûlent, ils détruisent tous les lieux habités par où ils passent. Le même instinct qui porte les lions à sortir des forêts, & poursuivre les voyageurs, porte aussi les farouches Jagas à se jeter sur leurs voisins pour en prendre autant qu'ils peuvent, & se nourrir de la chair des malheureux qu'ils ont fait prisonniers, qu'ils gardent quelques jours, pour s'amuser de la terreur qu'ils tâchent de jeter



dans leur ame ; ils les déchirent ensuite lentement , les mangent à demi-vivans , & s'abreuvent de leur sang ; nourriture exquise pour eux , & qu'ils préfèrent à tout autre genre d'alimens.

Les Jagas ont eu plusieurs chefs qui tous se sont rendus célèbres par l'excès de leur férocité ; mais dans le nombre de ces chefs , on compte quelques femmes qui les ont surpassés en noirceur. Telle fut l'inférieure Ten-ban-dumbaqui , par l'assassinat de sa mere , acquit des droits incontestables au commandement suprême , & qui jugée digne de gouverner ses concitoyens , leur donna la législation la plus propre à étouffer en eux tous les sentimens de la nature & de l'humanité. Ten-ban-dumba , dans la vue de rendre la promulgation de ses loix plus respectable & plus sacrée , assembla les Jagas , & leur dit que l'ombre de sa mere étoit venue des

enfens lui ordonner d'initier tous les Giagues aux mysteres de leurs ancêtres, parce qu'il n'y avoit que cette initiation qui pût les rendre désormais invincibles, riches, puissans & redoutés. Après ces mots, l'affreuse législatrice fit apporter au milieu de l'assemblée, son fils unique, encore enfant, qu'elle jetta dans un mortier, où l'épouvantable furie, sans donner aucun signe d'émotion, le pila, le broya tout vif, & ne cessa de frapper sur la jeune victime, que quand elle l'eut réduite en une espèce de pâte: alors elle jetta dans le mortier quelques herbes, quelques racines, & fit un onguent dont elle s'oignit tout le corps en présence des Giagues, qui trop stupidement féroces pour ne pas admirer leur reine, & se sentant à son exemple, transportés de la même fureur, allerent chercher leurs enfans, les porterent au même lieu où venoit de se passer



cette sanglante scène, les massacrerent, & imiterent la monstrueuse Ten-ban-dumba, aussi exactement que le leur permettoit la rage qui les agitoit.

Cette abominable coutume s'est scrupuleusement perpétuée chez ce peuple qui, à chaque occasion importante, ne manque point de l'observer. Ce massacre presque perpétuel d'enfans anéantiroit, pour le bonheur du reste de l'Afrique, la race des Giagues, s'ils n'avoient soin de réparer ces pertes par l'attention qu'ils ont de conserver tous les enfans qu'ils prennent dans le cours de leurs brigandages; enfans qui, élevés parmi ce peuple, se forment aisément à ses mœurs & à sa cruauté.

Cette loi seule étoit capable de remplir les vues sanguinaires de Ten-ban-dumba, & de briser chez cette nation, tous les liens de la société: mais l'affreuse législatrice ne la

erut point encore suffisante : elle ordonna par un règlement digne d'elle , aux Jagas de préférer la chair des hommes , celle des femmes exceptée , à toute autre nourriture ; & elle eut peu de peine à se faire obéir. Toutefois , cette exclusion donnée à la chair des femmes irrita le goût des Jagas au point , que donnant bientôt toute la préférence à la chair prosrite , les plus distingués d'entr'eux faisoient tuer tous les matins une femme pour leur table. Ten-ban-dumba ne punit point les infracteurs , & toléra par prudence une infraction qu'elle ne vit aucun moyen de réprimer , & qui depuis n'a point cessé d'être tolérée. A l'égard de la chair des hommes , elle se vend chez les Giagues exclusivement à toute autre chair dans les boucheries publiques. Par une troisieme loi , Ten-ban-dumba voulut que les Jagas réservassent



les femmes stériles, pour être sacrifiées lors des obseques des grands de la nation, à moins que les maris n'aimassent mieux les égorger pour s'en nourrir.

Afin de réunir dans son code, la plus révoltante impudence à la plus horrible cruauté, Ten-bandumba voulut que les Jagas avant que de partir pour une expédition militaire, fussent tenus de se rassembler tous, chacun avec ses femmes, dans la plaine consacrée à cet usage; & là de remplir en présence les uns des autres, les obligations les plus secrètes du devoir conjugal.

Quant à la religion, les dogmes des Giagues étoient en petit nombre, ils consistoient à regarder tous les usages nationaux comme autant de loix sacrées venues des enfers, & avouées par les dieux; à porter dans une boëte suspendue au col, quelque partie du corps de son père; d'offrir de temps en temps à

cette boëte des victimes humaines, & de l'arroser du sang des hommes que l'on étoit obligé d'immoler toutes les fois qu'on s'étoit proposé de la consulter. C'est aussi un ancien usage religieusement observé par les Giagues, d'honorer par de nombreux homicides & par des hécatombes humaines les obseques des guerriers qui se sont illustrés : outre tous leurs esclaves & leurs principaux officiers que l'on enterre vivans dans le même tombeau, on choisit aussi deux de leurs femmes les plus chéries, qui n'étant point esclaves, ni destinées à servir l'ombre de leur époux, ne sont enterrées vivantes qu'après que leurs plus proches parens leur ont cassé les bras.

De tous les peuples de l'Afrique, N-Gola n'aimoit que les Giagues dont les mœurs, les usages & la férocité lui inspiroient la plus profonde vénération : aussi avoit-il



fait bien des efforts pour introduire leur législation dans son royaume ; mais le caractère moins dur de ses sujets, ayant rendu toujours ses tentatives inutiles, il se flatta qu'un jour son fils opéreroit cette révolution. Ce fut dans cette vue que peu de temps avant sa mort, il avoit envoyé son fils au chef des Giagues, son ami, qui s'étoit engagé à inspirer à son élève toute la rage & toute la noirceur de l'ancienne Ten-ban-dumba.

Outre le desir de rendre son successeur le plus féroce des hommes, N-Gola avoit été déterminé par un autre motif à éloigner pour quelque temps, son fils de Mapongo ; & il ne le croyoit en sûreté que parmi les Jagas contre les attentats de Zingha dont il n'ignoroit point les projets de vengeance. Il ne se trompoit pas dans ses soupçons ; mais ses précautions devinrent inutiles. Le sceptre d'Angola

ne satisfaisoit qu'en partie l'ambition de Zingha qui ne fut pas plutôt assise sur le trône, que le desir d'affermir sa puissance, & la crainte de perdre le fruit de son usurpation, lui firent mettre tout en usage pour corrompre le chef des Giagues, & le déterminer à lui livrer le fils de N-Gola Ben-di. Les droits incontestables de ce prince à la couronne qu'elle lui avoit ravie, n'étoit pas le seul sujet des allarmes de cette souveraine; la proximité des Portugais, maîtres encore d'une partie de ses états, augmentoit d'autant plus son inquiétude, que Corréa ne prenant plus à elle qu'un très-foible intérêt, elle le soupçonna d'être d'intelligence avec le fils de N-Gola qui, s'il venoit, suivi des Giagues se joindre à l'armée Portugaise, pourroit facilement achever la conquête du royaume d'Angola, se rendre maître de Mampongo, & venger la mort de Ben-



di. Les bruits qui s'en répandoient, les factions qui divisoient la cour de Mapongo, la conduite des Portugais, celle du Vice-Roi, paroissent justifier les craintes de Zingha qui, sans perdre de temps en vaines délibérations, sans s'arrêter à punir les factieux, à dissiper des troubles que sa rigueur n'eût peut-être fait qu'augmenter, ne s'attacha qu'à la principale cause du désordre & des révolutions qu'elle avoit à redouter, sûre de voir renaître le calme dans sa cour, lorsqu'elle se feroit délivrée du rival odieux, qui suscitoit ces troubles.

Dans ces vues qui, pour être avouées par les principes & les regles de l'injuste politique, n'en sont pas moins prosrites par les loix de la nature & de l'humanité, Zingha feignit un dégoût invincible pour l'autorité suprême, & affectant une tendresse extrême pour le fils de N-Gola, elle lui fit dire

qu'elle n'attendoit pour descendre du trône, que de le sçavoir aux environs de Mapongo; qu'il connoissoit depuis longtemps sa modération, son goût pour la vie tranquille, & surtout l'éloignement qu'elle avoit toujours eu pour l'éclat des grandeurs & de la royauté; mais que quelque pressans que fussent ses desirs pour la retraite, elle ne croyoit pas devoir abandonner le diadème de ses peres aux Portugais, ni à quelqu'autre qu'au véritable & légitime héritier de Ben-di; qu'en un mot, c'étoit à lui seul qu'elle vouloit, comme elle s'y croyoit obligée, confier le fardeau du gouvernement, en attendant que des circonstances plus heureuses lui permissent de placer sur sa tête la couronne d'Angola. Le chef des Giagues étoit par goût & par état, le plus cruel des hommes; mais il ne joignoit point la perfidie à la férocité: ces brillantes



promesses le séduisirent , & il crut pouvoir envoyer son élève à Mampongo. Zingha dissimulant sa joie, fut au devant de son malheureux neveu, lui fit l'accueil le plus flatteur, le conduisit dans son palais, convoqua les grands du royaume, mit le sceptre entre les mains du jeune prince, s'inclina devant lui, & lui dit qu'il ne lui restoit plus qu'à lui révéler des secrets de la plus grande importance. A ces mots, le jeune imprudent fit écarter sa suite; mais à peine Zingha se vit seule avec lui, que tirant un poignard de son sein: » Détestable rejetton d'un frere que j'ai abhorré, lui dit-elle, meurs du même poignard qui a tué mon fils, & va dans les enfers, lui dire que sa mere le venge«. En achevant de prononcer ces terribles paroles, Zingha perça le cœur de sa victime, & sortant sans donner la plus légère marque d'émotion, elle

ordonna froidement à ses gardes de jeter le cadavre de son neveu dans les eaux de Calucala.

Les Portugais furent bientôt instruits de cet acte d'atrocité, & rallumant les feux mal éteints de la guerre, ils ravagerent les provinces qu'ils avoient déjà conquises, & porterent la désolation jusqu'au pied de Mapongo. Zingha n'avoit qu'un seul moyen de détourner l'orage, & elle s'en servit. L'assassinat du jeune Prince étoit trop affreux, trop horrible pour n'avoir pas fait la plus forte impression sur les Giagues : c'étoit un titre fort puissant pour obtenir leur confiance & même leur vénération ; aussi Zingha eut peu de peine à se reconcilier avec le chef de cette nation, & beaucoup moins à obtenir l'amitié des Jagas qui ne parloient qu'avec admiration de l'ame sanguinaire de la Reine d'Angola.

Formidable par la terreur qu'une  
telle



telle alliance inspiroit aux peuples Africains , Zingha ne tarda point à former une puissante ligue contre les Portugais , avec toutes les nations voisines , & dans laquelle elle eut l'adresse de faire entrer les Hollandois par un traité secret. Les Princes Africains presque toujours armés les uns contre les autres , suspendirent leurs querelles , & embrassant la cause de la Reine d'Angola , formerent par la réunion de leurs forces la plus puissante armée qui eût paru jusqu'alors dans toute l'étendue de l'Éthiopie. A la tête de cette armée redoutable , Zingha se signala par mille actions héroïques , & remporta de glorieux avantages sur ses ennemis : mais la fortune abandonna bientôt ses étendarts ; les Portugais réparèrent leurs pertes , envahirent les plus riches provinces d'Angola , poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux vallons de Mapongo , & par leurs vic-

toires multipliées , réduisirent dès la seconde campagne, la Reine d'Angola à une telle extrémité , qu'abandonnée de ses alliés , trompée par ses Généraux , & trahie par ses sujets , elle fut obligée de s'éloigner de ses états , & d'aller seule & déguisée , se cacher dans les déserts les plus inaccessibles.

Dans la partie la plus méridionale de l'Éthiopie , au-delà des plaines embrasées du Zanguebar , est un vaste pays , aride , inhabité. Depuis la formation du globe , ces contrées , l'effroi des hommes & des animaux , sont couvertes de sable perpétuellement soulevé par les vents. L'ame plus agitée par la haine & par la fureur , que les sables de ces syrthes ne le sont par les vents , Zingha se commet sans pâlir dans ces lieux qu'elle ne connoît pas , & pénétre avec sécurité dans ces tristes régions. Là , trop voisin de la terre , le soleil en brûle la surface , & la



pouffiere enflammée étouffe dans leur germe & consume les végétaux. La bienfaisance des dieux ne s'étend point sur ce malheureux continent; la nature y languit, & dédaigne de varier par la richesse & l'agrément de ses productions, le sol qui jamais n'y change de face. Libre dans son impétuosité le vent regne sur ces plaines arides, s'y déchaîne, & ne trouvant aucun obstacle qui contraigne sa violence, élève jusqu'au dessus de l'atmosphère des nuages de sable qui obscurcissent le jour. Les tourbillons de flamme que vomit le Vésuve sont moins impétueux que ces fiers ouragans. Leur violence ne peut rien contre la valeur intrépide de la reine d'Angola, qui n'ayant pour se garantir des dangers qui l'environnent, que son arc & ses fleches, marche sans crainte, mais non pas sans difficulté, au milieu de ce vaste désert. Sappée par la fou-

gue des aquilons , la terre se dérobe sous ses pieds chancellans , & les tourbillons de poussiere qui du haut de l'athmosphere , retombent devant elle , lui présentent à chaque instant le plus affreux spectacle , celui de son tombeau ; car , combien n'a-t-elle pas à craindre , si la terreur pouvoit pénétrer dans son ame , de rester ensévelie sous ces monceaux de sable ? De tems en tems , la force de rayons du soleil suspend la violence des ouragans , & paroît enchaîner leur fureur ; mais de nouveaux dangers succedent à ceux de la tempête. L'ardeur de ces rayons enflamme l'air que le soufflé des vents rafraichissoit. O Zingha ! si la vertu accompagnoit tes pas , si l'injustice ou les complots de l'usurpation arrachant de tes mains un sceptre légitimement acquis , t'eussent obligée de dérober ta tête à des factieux conjurés ; quel héros , même en-



vironné de l'éclat de ses conquêtes, mériteroit de t'être comparé dans ton intrépide retraite? Quel conquérant eût effacé ta gloire? Cette fuite courageuse au milieu des déserts, seroit pour toi plus glorieuse mille fois qu'une marche triomphale, si l'infortune & non le crime eût causé ta disgrâce, & si la rage, la fureur, l'espoir de la vengeance, la haine des Dieux & des hommes ne soutenoient ta féroce valeur dans ces lieux isolés!

Cependant Zingha respire un air moins embrasé; la terre s'affermir sous ses pas, les vents n'ont plus de violence, la nature se ranime; Zingha croit même apercevoir dans le lointain & au-delà des sables, qu'elle acheve de parcourir, des plaines verdoyantes & des forêts ombragées. Ce tableau inattendu adoucit pour quelques momens, les pensées sinistres & les projets criminels qui occupent son

ame ; les charmes de l'espérance renaissent dans son cœur ; & s'élançant avec rapidité sur cette nouvelle contrée, elle y voit de toutes parts la terre féconde & couverte, sans culture, de tous les végétaux qui sont ailleurs le prix des efforts les plus pénibles de l'industrie humaine. Ces apparences sont perfides ; & Zingha se flatte vainement de trouver dans ces lieux une retraite paisible ; de nouveaux périls l'y attendent. Ces plaines, d'un aspect si riant, abondent en serpens, en reptiles venimeux, en monstres dévorans, en animaux féroces : l'air en est infecté, la terre en est couverte. Ici la perfide couleuvre rampe sous l'herbe des prairies, s'arrête au moindre bruit, étend son cou nuancé de mille brillantes couleurs ; & attend le timide voyageur qui, voulant l'éviter, va tomber dans les griffes cruelles du tigre ou du fier léopard.



Plus loin, le furieux dragon aux écailles dorées, fond du haut des airs sur la proie que ses yeux perçans ont fixée; il l'embrasse de ses plis tortueux, la frappe de sa queue, la met en piéces, la dévore; le fort taureau, l'éléphant même ne lui résiste pas, & tombe sous ses coups. L'aspic dont la piquure glace les sens: la sepe, dont la morsure brise les nerfs, dissout les muscles & corrompt les chairs: la dypsade, dont l'aiguillon funeste porte dans les entrailles un poison dévorant: le dard, qui s'élançant plus rapidement que l'éclair, porte une mort soudaine, quelque légère que paroisse la blessure qu'il fait: l'hémorrois, le scorpion, & tout ce que la terre renferme de plus venimeux & de plus féroce, se disputent l'empire de cette région. Mais plus farouche encore, Zingha porte ses pas au milieu de ces monstres, terrasse à coups de

flèches les plus audacieux , & pressée par la faim , se nourrit de la chair crue des tigres qu'elle a mis à mort.

Excédée de fatigue , & le crépuscule du soir annonçant les ombres de la nuit , elle cherche des yeux un azile , où elle puisse réparer ses forces abbatues : elle apperçoit bientôt au pied d'une coline une large caverne ; elle y vole , elle est prête à y pénétrer , lorsqu'un lion énorme , s'élançant du fond de cet antre , vient à Zingha les yeux étincelans & la crierie hérissée : l'air retentit au loin de ses rugissemens : déjà la fureur du monstre s'irrite ; il va saisir & dévorer la Reine d'Angola qui , sans terreur , sans émotion , prend la plus forte de ses flèches , bande son arc , & mire son terrible ennemi ; la flèche part , siffle & porte la mort dans le cœur du lion qui , rageant dans son sang , tombe , expire ,

pire ,



pire , & ferme de son vaste cadavre , l'entrée presque entière de la caverne. » Tu me serviras de barrière , dit en entrant dans la grotte sauvage , la Reine d'Angola ; ton corps, pour cette nuit , me défendra des approches des habitans de ce désert «. Elle dit , passe , & s'enfonce dans l'épaisseur des ténèbres de l'ancre. L'immensité de l'espace qui la sépare de Mapongo & qu'elle a parcouru , la rapidité de sa course , les dangers qu'elle a rencontrés , les animaux féroces qu'elle a bravés & combattus , ont envain épuisé ses forces ; vainement le silence qui regne dans cette caverne , semble l'inviter au repos ; le souvenir des revers qui l'y ont conduite , remplit son ame d'amertume , & la livre au trouble les plus accablant.

» Dieux cruels & barbares, s'écrie-t-elle , détestables ministres des arrêts du destin ! votre injuste courroux n'est-il point encore assouvi ?

*Partie I.*

G

Vous reste-t-il des traits plus accablans à lancer sur ma tête ? Dieux impuissans , tonnez : l'intrépide Zingha ne craint ni votre foudre , ni les horreurs de l'infortune où vous l'avez plongée : elle ne redoutoit que les fers de la servitude , & la fuite l'a dérobée aux tyrans qui , par vos suggestions infernales , se propofoient de l'enchaîner. Reine , je vivrai libre , & mourrai dans l'indépendance. Le parjute & la perfidie ont renversé mon trône ; mais je respire encore , & de ses débris rassemblés , je parviendrai peut-être à écraser un jour mes sujets infideles. Quoi ! mes mains parricides ont pris plaisir à se baigner dans le sang de mon frere , de son fils , de mes proches ; & affoiblies par le crime , elle n'oseroient répandre celui d'une foule d'esclaves ! Non , au défaut des Dieux , les enfers seconderont les projets de ma vengeance. La terreur & la mort , le



massacre & la désolation entreront  
 avec moi dans les provinces rava-  
 gées du royaume de mes peres.  
 Jusqu'alors, affreuse caverne, sers  
 moi de palais & de trône. Ma puis-  
 sance & mon autorité sont ici plus  
 grandes encore qu'elles ne l'ont été  
 sur le faite du Mapongo. Fiers ha-  
 bitans de ces contrées, tigres cruels,  
 hyennes, léopards ! vous serez mes  
 sujets, tandis que les couleuvres,  
 les serpens, les viperes & les repti-  
 les venimeux qui infestent ces plai-  
 nes, me tiendront lieu de cour-  
 risans. Oui sans doute, ils m'en  
 tiendront lieu, & me retraceront  
 sans cesse, ceux qui ailleurs for-  
 moient ma cour. Eh quelle autre  
 différence que celle de la forme,  
 pourrois-je remarquer entre eux ?  
 perfides les uns & les autres, leur  
 sort n'est-il pas de ramper & de  
 répandre leur funeste poison dans  
 le cœur des princes imprudens qui  
 les rechauffent dans leur sein ? Un

seul trait de dissemblance les sépare ; les vipères & les couleuvres annoncent par des sifflemens , les dangers de leur présence ; & les graces apparentes de la candeur couvroient la dissimulation , la fausseté , les perfidies , la trahison de mes lâches courtisans. Traîtres ! vous tomberez sous le glaive de ma colere , & vos basses adulations ne serviront qu'à aigrir ma vengeance. Hâte tes pas tardifs , ô temps ! amene-le , ce jour , ce jour de vengeance & d'horreur ; il fera le plus beau , le plus glorieux , le plus doux de ma vie : dût mon dernier soupir accompagner sa dernière heure. »

Tandis que livrée à son ressentiment Zingha par ces imprécations exhaloit les impies transports dont elle étoit agitée , l'accablante lenteur de l'assoupissement , appesantissoit par degrés sa tête criminelle. Ce n'étoient point les doux pavots d'un sommeil agréable qui s'é-



tendoient sur ses yeux ; c'étoit l'épuisement de la fureur qui alloit pour quelques heures, lui procurer un pénible engourdissement ; elle ne goûta point les charmes du repos ; elle ne fit que s'endormir dans les bras de la rage.

Telle que l'antique Diane qui, devant dans les forêts les premiers feux de l'aurore, avant le lever du soleil, avoit atteint déjà de ses fleches meurtrieres les daims & les sangliers, que leur fatale destinée avoit entraînés dans ses toiles : ou, pour comparer entr'eux des objets moins dissemblables, telle que le sublime Homere peint l'infemale Até, s'élançant des bords du Cocyte, sur la terre qu'elle infecte de sa présence impure, & marchant sur la tête des hommes qui tombent sous ses pas dans les bras de la mort, comme les épis de Cérés tombent sous le tranchant de la faux du moissonneur : telle

& plus redoutable encore, la Reine d'Angola réveillée par la fureur, sortit de sa caverne, avant que la lueur du crépuscule du matin eût ranimé la férocité naturelle des habitans de cette région. Armée de ses fleches & altérée de carnage, elle avoit jonché la terre de serpens, de lions & de tigres; sa route étoit marquée par le sang de tous les animaux venimeux ou paisibles qu'elle avoit rencontrés; & le soleil sortoit à peine des barrières de l'orient, que répandant l'épouvante & la mort dans toute la contrée, elle étoit déjà loin du ténébreux azile où elle avoit passé la nuit, & où elle se promettoit de ne rentrer qu'après avoir nettoyé cette plaine étendue des horribles reptiles & des monstres qui la peuploient. Avide de destruction, elle poursuivoit le cours de ses nombreux sacrifices, lorsqu'une victime nouvelle, inattendue dans ces



lieux, vint se présenter à ses coups. Zingha ! quelle fut ta surprise, quelle fut ton indignation, quand à l'entrée d'une épaisse forêt, tes yeux enflammés de colere, aperçurent un homme, un effroyable negre, armé comme toi d'un carquois, & livrant aux animaux une guerre cruelle ? La foudre qui se précipite aux pieds du voyageur, ne fait pas sur son ame une aussi vive impression que celle que cet aspect imprévu fit sur le cœur ulcéré de Zingha. Ses mains impatientes prennent dans son carquois la fleche la plus acérée : dans la fureur qui l'anime, elle desireroit que toute l'espece humaine fût concentrée dans le sein du malheureux qu'elle fixe & qu'elle dévoue aux enfers. L'arc est tendu, & le trait homicide va dévorer sa proie ; mais l'intrépide Cassre se prépare sans émotion à ce combat terrible, & dans le nombre de ses fleches.

empoisonnées , choisissant celle dont la funeste atteinte doit porter la mort la plus prompte & la plus douloureuse : » Frappe, Zingha, s'écria-t-il, frappe! j'ai pu te prévenir, & j'ai dédaigné de le faire : sur d'éviter tes traits & de diriger les miens avec plus de justesse, j'aime mieux te céder l'inutile avantage d'engager le combat, que de t'immoler en traître. Hâte-toi, digne sœur du plus scélérat des tyrans. Que n'est-il à ta place, le barbare N-Gola! Quelle joie j'aurois à répandre son sang! son sang que je déteste, & que le tien versé par mon bras impitoyable ne sçauroit suppléer. »

Plus étonnée de s'entendre nommer dans ces lieux éloignés d'Angola, que surprise de l'intrépidité de ce défi, Zingha sent le desir de connoître ce fier negre qui l'intéresse par sa férocité, succéder dans son ame à l'impatiente fureur



qui l'avoit agitée en le voyant paroître. » Homme libre , ou vil esclave , lui dit-elle , la journée est à nous , & ta valeur m'assure qu'une fuite prudente , mais honteuse , ne dérobera point ta tête à la haine implacable que j'ai vouée à la race entiere des hommes. Toi , qui me connois , qui me nommes , & qui oses me parler avec tant d'insolence , qui es-tu ? Quel est ton pays ? Où as-tu vu Zingha ? Le son de ta voix ne m'est point inconnu ; mais je ne me souviens pas que jamais tes yeux farouches & le hideux ensemble de tes traits aient frappé mes regards. Approche , malheureux , & instruis-moi sans crainte de ton nom , de ta patrie , de ton sort , des malheurs ou des crimes qui t'ont forcé de t'exiler dans cette solitude ».

A ces mots , le Caffre s'avance :  
 » Comment , répond-il , trois années d'absence ont-elles pu me rendre

aussi méconnoissable ? Tes provinces , Zingha , tes provinces que mon avidité a tant de fois ravagées par ordre du tyran ; les familles qui peuplent les états de ton frere , tous ses sujets que mes mains homicides ont plongés si souvent dans le deuil , n'oublieront jamais l'inflexible Dron-co , le plus féroce des ministres qui aient secondé la sanguinaire autorité des despotes africains. C'est lui-même , Zingha , c'est Dron-co que tu vois ; non tel qu'il fut jadis dans le palais de Mapongo , lâche adulateur des caprices du barbare N-Golla , fidele exécuteur de ses ordres farouches , toujours prêt à tremper ses mains dans le sang de l'innocence , toujours prêt à ravir par les plus noires délations les biens des malheureux que je sacrifiois aux soupçons de ton frere ; mais libre , indépendant , sans remords pour mes crimes passés , si



les affassinats , les exactions , les noirceurs sont des crimes ; cédant par goût , & sans aucun motif d'avarice ni d'ambition , au penchant irrésistible que la nature & l'habitude m'ont donné pour le carnage , & dévoré d'un seul regret , de n'avoir pu avant que de m'éloigner d'Angola , massacrer le tyran , & son fils , & toi-même. Tu ne fus pas témoin de ma disgrâce , & tu en ignores la cause ; je vais la dévoiler : écoute & tremble.

Un meurtre qui eût du me rendre plus cher que je ne l'avois été jusqu'alors à l'ingrat que je servois ; un simple affassinat que le traître eût du récompenser , détermina ma chute. Depuis deux mois , Ben-di qui m'avoit confié ses projets incestueux , ses vues & l'irrévocable dessein qu'il avoit pris de t'immoler à la sûreté de son règne , après qu'il auroit assouvi sa passion détestable , te retenoit par mes con-

seils, à Loando : car mon autorité, la faveur dont je jouissois, mon rang, l'impression que tes attraits, ton caractère & tes fausses vertus faisoient sur moi, l'impétuosité de mes desirs, & sur-tout, l'intime connoissance que j'avois de ta haine contre Ben-di, de tes vastes projets, & de ton cœur profondément dissimulé, élevant mon ambition, c'étoit à moi que je te destinois, & la mort adroitement précipitée de ton époux favorisoit mes espérances. Un incident que ma prudence ne devoit pas prévoir déranger tout, & vint placer entre le trône & moi qui croyois y toucher, une distance immense. Dans le nombre des plus belles sujettes de Ben-di que je faisois chaque jour arracher du sein de leurs familles, de leurs meres, de leurs époux, & que je réservois aux plaisirs du tyran, Zirca, par sa jeunesse, par ses



pleurs , & je ne fais quel charme répandu sur toute sa personne , m'inspira des desirs que toi seule , Zingha , avois pu m'inspirer. Ses larmes , sa beauté n'eurent point l'avantage d'attendrir mon cœur impitoyable ; dur & cruel , il est inaccessible aux étincelles d'un amour ordinaire : je desirai de posséder cette jeune personne comme le vautour desire de s'élaner sur la colombe qui a eu le malheur d'irriter sa voracité. Je dérobai cette proie à N-Gola ; je la gardai pour moi. Zirca me détestoit ; mais la captivité où je l'avois réduite , ma force & mon insensibilité à ses pleurs , à ses cris me répondoient de son obéissance ; j'étois heureux à ma maniere : qu'importe à mes pareils le moyen qu'ils choisissent , pourvu qu'ils contentent leurs goûts ?

Cependant la trahison vint troubler mes plaisirs. Un esclave insolent que j'avois menacé de met-

tre à mort, & dont j'avois eu la foiblesse d'épargner les perfides jours, alla découvrir à Ben-di le trésor que j'avois eu l'audace de lui ravir, & que je récelois dans ma maison. A ce récit, la noire jalouse s'empara de N-Gola qui, bouillant de colere & enflammé du desir de m'enlever Zirca, jura de me punir avant la fin du jour: mais trop fourbe pour me laisser entrevoir le sinistre complot qu'il méditoit, jamais il ne m'avoit donné des marques plus flatteuses de confiance & d'amitié, qu'il m'en donna dans ces mêmes instans où son ingratitude & son ressentiment étoient sur le point d'éclater. Les courses des Portugais dans Angola, & la crainte qu'il paroïssoit avoir d'être investi dans son palais, furent le prétexte qu'il prit pour m'envoyer au pied du Mampongo porter ses ordres aux chefs de son armée. Le trajet étoit court,



& j'obéis avec d'autant plus de zele, que je ne pouvois soupçonner la véritable cause de la commission que j'avois à remplir.

Mais j'étois à-peine parti, que suivi de ses gardes, Ben-di entrant chez moi, en fit sortir mes enfans, mes esclaves, & laissant sa suite à ma porte, il resta seul avec Zirca. Rempli d'impatience d'aller oublier dans les bras de ma jeune captive les fatigues de la journée, j'eus bientôt exécuté les ordres du tyran, & remontant au faite du Mapongo, je goûtois par avance les délices dont j'allois m'enivrer : mais à mon arrivée, quelle fut ma surprise de voir ma maison entourée par les gardes de N-Gola ! J'en demandai la cause ; on me dit qu'il n'y avoit point d'ordres qui me défendissent d'entrer : je volai à la prison de Zirca. Quel horrible tableau ! Juge, Zingha de mon étonnement & de la vio-

lence de ma fureur , quand je vis ton odieux frere le glaive à la main , menacer la timide Zirca , & la presfer de répondre à l'instant même à ses desirs. Il m'apperçut , & à l'indignation de mes regards , jugeant des mouvemens de haine & de colere qui agitoient mon ame :  
» Approche , me dit-il , & sois témoin de mes plaisirs : je veux bien en faveur de la beauté de ma Zirca , excuser pour cette fois ton infidélité ; mais songe qu'on ne m'offensa jamais impunément ; qu'en m'enlevant Zirca , tu m'avois fait le plus sensible outrage : & toi , Zirca , jure à mes pieds d'oublier cet infâme , & de n'être qu'à moi. » Non , barbare , m'écriai-je , non , Zirca ne le fera point , cet horrible serment. Que je l'aie soustraite à ton féroce amour , ou qu'elle n'ait jamais été destinée à tes sales plaisirs ; que la contrainte , l'injustice , sa tendresse ou son consentement l'aient



Paient mise dans mes bras , elle  
 n'appartient qu'à moi seul, & nul au-  
 tre que moi, tant que mon cœur pal-  
 pitra, n'aura des droits sur elle ».

» Esclave , tu t'oublies ! repart le fu-  
 rieux Ben-di, les yeux étincellans  
 de rage : tombe à mes genoux ,  
 traître , & renonce à Zirca , ou  
 ton sang vil répandu à mes yeux ,  
 va me venger de ton audace & de  
 ta perfidie. « Transporté de cou-  
 rous , & ne respectant plus ni la  
 présence de mon maître , ni l'in-  
 nocence de Zirca , je m'élançai sur  
 elle & lui perçant le sein de vingt  
 coups de poignard : » Reçois-la main-  
 tenant , détestable tyran , dis-je à  
 Ben-di ; contente tes amoureux de-  
 sirs : punis encore cet outrage , &  
 profite pour te venger de la vie  
 que le mépris que tu m'inspires &  
 mes bontés t'accordent ». Monstre ,  
 aussi lâche que cruel, N-Gola fou-  
 droyé à ces mots , & redoutant  
 ma main armée , n'osa s'opposer

*Partie I.*

H

à ma fuite ; & le laissant auprès de Zirca expirante , je m'éloignai de Mapongo , & traversant sans obstacle les provinces d'Angola , je vins dans ces déserts me punir par l'ennui du silence & de la solitude , de la foiblesse que j'ai eue d'épargner les jours de ton frere. Maintenant , ô Zingha , tu fais tout , & si la soif de la vengeance t'a conduite dans ces lieux , bénis le sort , ou plutôt , femme infortunée , maudis le funeste moment qui t'a offerte à mes regards. Prends tes armes , recommençons le combat homicide que nous desirons l'un & l'autre , & que ta curiosité n'a que trop longtemps différé ».

Zingha étoit bien éloignée de le hasarder , ce combat , & d'attenter aux jours du Caffre : non que l'atrocité du monstre ne la fit frémir d'horreur ; mais à cause des ressources que pouvoient lui fournir son ame abandonnée au crime



& son esprit fertile en noirceurs & en perfidies. A peine il eut fini son abominable récit, que Zingha tournant sur lui des yeux dépouillés de colere, & qui ne brilloient plus que de leur naturelle férocité, elle lui tendit la main. » Dieux des enfers, s'écria-t-elle, c'est vous qui m'envoyez le fidele Dron-co! c'est vous qui dans ces lieux sauvages, avez pris soin, pour le malheur des hommes & la désolation d'un peuple qui m'est odieux, de réunir nos infortunes & nos ressentimens. Cesse de te plaindre, Dron-co; le barbare N-Gola qui t'avoit outragé n'est plus, & son fils l'a rejoint dans l'empire des morts: une main qui t'a été chere a rempli ta vengeance. Le tombeau de Ben-din'avoit point encore englouti son trop coupable fils, que j'occupois le trône d'Angola. Je croyois la couronne affermie sur ma tête: mais la haine des Dieux & la tra-

hifon des hommes m'ont forcée d'abandonner les rênes du gouvernement. Ligués avec les Portugais, mes indignes fujets m'ont arraché le sceptre. Contrainte de céder à l'orage, je suis venue ici, non, comme toi, cacher ma honte & dérober ma tête à mes persécuteurs; mais pour y méditer les moyens les plus sûrs de confondre mes ennemis, & pour y former dans le silence, les projets les plus funestes aux Portugais & à mes peuples que je déteste également. Ta rencontre imprévue est pour moi, sinon le gage, du moins le garant du succès. Les vœux que tu formas autrefois pour la royauté, les desirs que tu eus, peut-être téméraires alors, de posséder Zingha, ton ambition outrée; tout est rempli, Dron-co: je suis reine; j'approuve ta noble audace; tes conseils me sont nécessaires; ton inhumanité peut me servir; nous



sommes proscrits l'un & l'autre :  
unissons nos destins : ma main te  
donne un titre incontestable à la  
souveraine puissance ; ton intrépi-  
dité , tes rigueurs inflexibles & la  
terreur de ton nom rétabliront mes  
droits : sois mon époux , je suis ta  
femme ; le jour baisse , allons dans  
mon antre, cimenter par nos sermens  
& nos imprécations cette union fa-  
tale à nos communs ennemis ; de-  
main je te suivrai dans la caverne  
ou la cabane qui te sert de palais «.

Ébloui d'une aussi brillante pro-  
position , Dron-co , soit que pour  
la première fois il sentit les tendres  
émotions de la reconnoissance , soit  
qu'accoutumé à feindre , il cher-  
chât à paroître sensible , se préci-  
pita aux pieds de Zingha qui jet-  
tant sur lui de sévères regards :  
»Laisse-là, lui dit-elle , tes manières  
d'esclave. Roi d'Angola, sois flat-  
té, si tu peux l'être, du rang su-  
prême où je t'éleve ; mais épargne

moi l'ennui de tes froids remerciemens. Ce n'est point de la reconnoissance, ni les expressions des vulgaires amans que j'exige de toi; c'est de l'activité, du zèle, de la valeur, & les plus héroïques efforts pour conquérir nos États usurpés».

Suivie de son hideux époux, Zingha fut bientôt rendue auprès de sa caverne; ils y entrèrent l'un & l'autre. Couple affreux! ce ne fut point le brillant flambeau de l'amour qui éclaira votre hyménée; ce fut à la pâle clarté de la torche des Euménides, que vos embrassemens suspendirent pour quelques momens, la fureur & la rage qui dévoreroient vos cœurs. Les rugissemens des lions & les sifflemens des couleuvres furent les cris d'allégresse qui célébrèrent vos plaisirs.

Les rayons du soleil perçoient déjà au fond de la caverne, quand Zingha s'éveillant, considéra avec



horreur le Caffre étendu auprès d'elle; mais renfermant dans son sein, le dégoût & l'effroi qu'un tel époux lui inspiroit: » Dron-co, dit-elle, en l'arrachant aux douceurs du sommeil, est-ce pour végéter dans un lâche repos que nous sommes unis? Lève-toi, sortons de cet antre; songe que les momens que nous passons dans ces déserts, sont perdus pour notre gloire & pour notre royaume: hâtons nos pas, conduis-moi dans ton habitation, & allons y former des complots dignes de nous. Le Caffre ouvrant les yeux, regarda la belle Zingha, & rappelant dans sa vile ame, la délectable nuit qu'il venoit de passer, il voulût sourire à son épouse; mais son affreux sourire le rendit mille fois plus effroyable encore.

Au-delà de la plaine où Dron-co & Zingha s'étoient rencontrés la veille, est une fondrière, vaste, immense, profonde; abyme qu'à sa

descente on prendroit pour l'une des issues du ténébreux Cocyte : le jour le plus éclatant n'y envoie qu'un foible crépuscule ; les animaux les plus féroces n'osent y pénétrer. Le silence & la terreur qui regnent sur les bords de cet énorme précipice en défendent l'entrée, & repoussent le hardi voyageur qui voudroit entreprendre d'en aller parcourir l'étendue. L'Afrique entière, la Libie elle-même & les Syrtes inhabitées ne renferment point de lieu plus triste, ni de séjour plus effrayant. Au milieu de cette excavation, est une double enceinte de pierres entassées par la nature, & qu'on croiroit, si elles étoient moins énormes, y avoir été symétriquement arrangées par la main des hommes, pour servir de repaire à des troupes de brigands, ou de prison à des scélérats condamnés à y languir dans l'horreur de l'obscurité. Des troncs d'arbres chargés

gés



gès de mouffe couvrent la seconde enceinte dans toute son étendue, & en épaississent les profondes ténèbres. Ce fut dans cet abyme, digne asyle d'un monstre, que Dron-co conduisit par mille routes sinueuses la Reine d'Angola : tel la fable nous représente l'inflexible & hideux Caron, conduisant la belle Eurydice à travers les ombres du Stix. Au fond d'une forêt qui s'étend jusques sur les bords de cette fondriere s'élevent en berceau plusieurs chênes antiques, liés les uns aux autres par leurs branches entrelacées, & qui laissent entr'eux un espace impénétrable aux rayons du soleil. Au pieds de l'un de ces chênes, est une fosse qui paroît avoir été creusée par les racines de l'arbre ; dans cette fosse couverte de racines, Dron-co a pratiqué à deux pieds de profondeur, une trape connue de lui seul, & qui sert de porte à un souterrain étroit

*Partie I.*

I

d'une longueur prodigieuse, mais d'une pente douce & facile, qui aboutit au centre de la double enceinte du précipice, où arrivent après une pénible marche, les deux nouveaux époux.

Le premier soin du Caffre, après s'être félicité de la brillante compagnie qu'il amène dans ce tombeau, est de jeter du bois dans le foyer, & de le rallumer par la vigueur de son haleine. A la lueur de la flamme il montre d'un air satisfait à Zingha, tout ce que recèle cette noire habitation : un large lit de mousse qu'il a cueilli dans la forêt voisine, & qu'il peut chaque jour renouveler; sa massue, sa zagaie ou demi-javelot, ses fleches, & les différens venins dont il se sert pour empoisonner ses armes; les animaux féroces qui sont tombés sous ses coups, & que sa faim n'a point encore dévorés, la source d'eau qui apaise sa soif, les



tablettes volumineuses où il écrit en caractères caffres, les projets infernaux qu'il a jadis exécutés, & les complots encore plus affreux que sa noirceur médite, les pièges destructeurs qu'il tend aux lions & aux léopards, pièges terribles, d'une telle industrie que la pression la plus légère en fait mouvoir les ressorts, & d'une telle force qu'ils brisent & partagent les pierres les plus dures.

A la suite d'un repas aussi somptueux qu'il pouvoit l'être dans ce lieu sauvage, Dron-co après avoir englouti un tigre qu'il n'avoit fait que présenter au feu, entraîna Zingha sur le lit nuptial, où bientôt il s'endormit, tandis que la sœur de Bendi livrée aux réflexions les plus inquiétantes, rouloit dans son ame agitée, les moyens qu'elle auroit à choisir, pour se servir le plus utilement qu'il lui seroit possible de l'atrocité de Dron-co, & pour se

délivrer ensuite & d'un tel scélérat & de l'horreur de la situation où elle étoit réduite. » Roi d'Angola, lui dit-elle, quand elle le vit éveillé, ce ne sera point en restant perpétuellement enseveli dans cet abyme, que nous remonterons au faite des grandeurs d'où nous sommes tombés : les jours en s'écoulant, emportent avec eux le zèle des amis qui peuvent nous rester dans nos états ; les Portugais, nos ennemis communs, des factieux accrédités, peuvent placer notre couronne sur la tête d'un usurpateur heureux : dans cet instant, peut-être notre palais & notre trône passent irrévocablement dans une famille étrangère : hâtons-nous, s'il en est temps encore, de prévenir ces trop funestes révolutions ; ou si le sort propice à nos sujets ingrats les ont amenées, suscitons au maître d'Angola, quel qu'il soit, les ennemis les plus puissans ; liguons-nous



avec eux ; portons le fer & la flamme dans le sein de notre patrie, & si nos destinées ne nous permettent point de régner paisiblement, périfions du moins écrasés sous les débris du trône où nous appellent les droits de ma naissance & ceux de ton épouse. Tu fais, Dron-co, qu'Angola formoit jadis une des plus vastes provinces de l'empire de Congo : le grand Y-ven Ben-di, l'un de mes ayeux, plein d'une noble ambition, érigea en monarchie ce pays où il gouvernoit sous le titre subalterne de Sava ou de commandant. Le succès légitima l'injustice & la témérité de son entreprise. Il n'y a d'usurpateurs criminels, que ceux qui succombent : le célèbre Y-ven se soutint, il fut craint, il fut admiré, & malgré les efforts des Menis de Congo, il transmit à ses descendans, le sceptre d'Angola. D'heureuses négociations, & plusieurs al-

liances ont depuis cette époque, uni à ma famille, la famille régnante de Congo, & depuis environ trois siècles, il n'y a point sur la terre de domination plus absolue que la mienne, ni dans l'Afrique de couronne que soit plus indépendante. Les invasions des Portugais, l'esprit de conquête qui les caractérise, les progrès qu'ils ont faits, ceux qu'ils peuvent faire encore, & sur-tout l'avidité naturelle aux nations européennes, doivent nécessairement inspirer au Meni de Congo les plus grandes inquiétudes & à ses sujets les plus vives allarmes. Une fois maîtres d'Angola, les Portugais toujours dévorés du desir d'étendre leur domination, ne tarderont point à insulter les frontieres de Congo, & à jeter par leurs fréquentes irruptions, le trouble & la désolation parmi les habitations de cette vaste monarchie. Tu vois donc, intelligent



Dron-co , qu'il est du plus grand intérêt pour la cour de Congo, d'arrêter les Portugais au milieu de leurs conquêtes, de briser dans leurs mains les fers qu'ils préparent aux peuples étonnés, & de garantir cet empire, en les forçant les armes à la main, d'abandonner mes états, & de se retirer dans le territoire de Loando San-Paulo où les peuples Africains ont eu la foiblesse de les laisser s'établir. Il est vrai que jusqu'à-présent, le Meni de Congo n'a paru prendre aucun intérêt à la guerre qui ravage mon royaume, ni aux révolutions qui ont renversé mon trône : mais devoit-il m'offrir un secours que je ne lui demandois pas? Je croyois ma puissance affermie, mes armées invincibles, & j'étois bien éloignée de chercher auprès des souverains étrangers des secours que je voyois dans mes états, dans ma puissance & ma suprême autorité. Les cir-

constances sont chargées, mais pour moi seulement; car l'intérêt du Meni de Congo est resté toujours le même, & il est au contraire d'autant plus pressant, que mon royaume occupé par les Portugais, leur donne une entrée facile sur les terres de Congo. Ta prudence, Dron-co, me dispense de te prouver par de longs raisonnemens combien il nous importe de susciter contre les Portugais ce puissant Empereur: hâte-toi de te rendre à sa cour; fais valoir les liens du sang & l'intérêt qui l'unissent à Zingha: parle, non comme mon époux, ce titre qu'il n'est pas temps encore de prendre hautement, pourroit te rendre suspect; mais parois à Congo & soutiens mes intérêts comme mon fidele ministre; dissimule la véritable cause de ma fuite de Mapongo, & persuade au souverain dont tu vas réclamer l'appui, que je ne me suis éloignée de mes



états, qu'afin d'aller moi-même soulever contre mes ennemis les nations voisines. Va, cher Dron-co, & reviens le plutôt qu'il te sera possible auprès de ton épouse qui, après son trône & le desir de se venger, ne connoît rien sur la terre de plus digne d'elle que toi».

L'ambition du noir Caffre enflammée par l'espoir du succès, & son cœur vil enorgueilli par le titre peu fait pour ses pareils, de confident & d'époux d'une reine, il se leva avec précipitation, prit son arc & ses fleches, & sans songer dans son empressement à donner avant que de partir les plus légères marques de tendresse à Zingha qui, satisfaite de son obéissance, excitoit son zele, il sortit avec elle des ténèbres de sa caverne, traversa la route souterraine, & plus rapide que l'éclair dirigea sa route vers Congo, laissant Zingha livrée à ses pensées,

& au silence de cette solitude , moins affreuse pour elle depuis qu'elle n'y voyoit plus cet objet d'épouvante & d'horreur.

Les tourmens de l'incertitude , l'obscurité des événemens , la crainte d'échouer , l'espoir de réussir , le souvenir amer du rang & des honneurs dont elle avoit joui , le regret de sa gloire passée , l'image des revers qu'elle avoit effuyés , le desir de se venger des outrages qu'elle croyoit avoir reçus des Portugais & de ses peuples , le ressentiment , la rage , la fureur , & la désespérante idée de se voir en quelque sorte contrainte malgré soi d'abandonner son ame au crime qu'elle abhorroit , & de fuir la vertu , la douce bienfaisance , la tendre humanité qui auroient eu pour elle les plus puissans attraits , si son cœur eût été moins ambitieux & moins sensible , s'emparoiert tour-à-tour de la reine d'Angola qui , tantôt ac-



cablée sous les poids de ses disgraces, passoit des journées entières absorbée dans le silence & la sombre mélancolie, enveloppée des ténèbres qui régnoient dans son habitation, & qui tantôt agitée comme l'antique Oreste, sous le fouet des furies, s'abandonnoit sans retenue à l'impétuosité des passions qui la tyrannisoient : alors armée de ses fleches, & remplissant les bois & les vallées des cris de sa fureur, malheur aux animaux féroces que le hasard conduisoit sur ses pas ! Plus formidable mille fois que les Bacchantes armées de leurs tyrses & pleines du puissant *Evohé*, elle frappoit d'une main assurée tout ce qui s'offroit devant elle, & l'inflexible Parque conduisoit tous ses coups.

Déjà les ombres de la nuit avoient fui pour la neuvieme fois, depuis le départ de Dron-co devant la riante aurore ; précédée

de la désolation, de la terreur & de la mort, Zingha sortoit de sa ténébreuse caverne pour aller détruire les hôtes de la forêt des environs, lorsqu'elle entendit son nom retentir dans les rochers qui formoient l'enceinte de l'abyme: elle s'arrête étonnée, regarde, s'entend nommer encore, & apperçoit Dron-co qui venant rapidement à elle, s'écrioit hors d'haleine: » Reine d'Angola! mon épouse chérie! puissante souveraine, livre ton ame à la joie; nous allons nous baigner dans des torrens de sang: nos vœux sont exaucés, nos ennemis seront détruits, ils seront massacrés, exterminés, anéantis; les traîtres périront, le carnage va s'étendre dans toutes les parties de nos états; le sceptre est presque dans nos mains; le trône nous attend; allons vers Mapongo; l'invincible Roi de Congo nous accorde son amitié, ses armées seconderont nos projets de



conquête, ses nombreux bataillons sont prêts à marcher sous nos ordres : suis-moi, belle Zingha, mettons nous à la tête de cette formidable armée, & portons le fer & la flamme, le ravage & la mort dans toute l'étendue de notre domination : qu'un massacre général, impitoyable, affreux de tous nos sujets révoltés effraie les races futures, & apprenne aux nouveaux habitans d'Angola à respecter leurs maîtres ». Zingha trop éclairée pour se livrer aveuglément à ces brillantes espérances : « Quelles sont, dit-elle, ô Dron-co, les preuves que tu m'apportes du secours que je dois attendre de la cour de Congo ? Sur quoi fonde-tu ces promesses si séduisantes de fortune, & cet espoir flatteur de vengeance & de gloire ? » Épouse injuste & soupçonneuse, répond le Caffre avec impatience, tes questions m'offensent, & tes dou-

tes m'outragent. Quand je n'aurois à te donner de la vérité des nouvelles que je viens t'annoncer, d'autres preuves que mes assertions, ce témoignage devoit être pour toi aussi sacré que l'évidence même. Penses-tu que Dron-co se soit laissé séduire par de vagues promesses, ou par l'incertaine espérance d'un secours éloigné ? Non, Zingha : le succès de ma négociation est complet : il est tel que j'aurois eu moi même de la peine à le croire, si le Roi de Congo ne m'eût chargé de t'assurer de ses vœux, de son zele & de son amitié, comme je pense qu'il t'en donne lui-même sa parole royale dans cette lettre qu'il t'adresse, que j'ai reçue de ses mains, écrite en caractères qui me sont inconnus (1), & qui contient sans doute les preu-

(1) Les souverains d'Éthiopie connoissent tous la langue de Congo, quoique dans chaque royaume on parle une langue particuliere & différente du langage Congois.



yes & la certitude que tu demandes ». Zingha ouvrit la lettre, & lut avec étonnement ces propositions bien différentes des nouvelles que Dron-co venoit d'annoncer.

ZILET-ZAEB, MENI CONGO,  
*Par la vertu du ciel & le décret de Dieu, Roi de Congo, d'Angola, de Manicumba &c. &c. dominateur du grand fleuve de Zaïre, à Zingha Ben-di, Sava de Mapon-go, d'Ilamba & d'Angola, notre alliée & fidelle sujette.*

*Le confident de tes projets, ministre de tes ordres, ou, comme il nous l'a dit, ton époux, l'ancien ministre de N-Gola Ben-di ton frere, notre sujet & allié, s'est rendu de ta part aux pieds de notre trône pour implorer en ta faveur notre puissante protection contre tes ennemis. La peinture qu'il nous a faite de tes malheurs & de ta triste situation, a touché notre cœur, & nous*

avons reçu d'autant plus favorablement tes respectueuses demandes, que nous n'avons pu entendre sans douleur, le récit des maux qui affligent les habitans de notre royaume d'Angola. Il est juste, Zingha, que tu les venges de leurs ennemis & des tiens; nous approuvons ce desir, & nous le seconderons de toute notre puissance. Dans cette vue, nous offrons de faire passer jusqu'au pied de ton gouvernement de Mapongo, notre invincible armée, de combattre & de disperser les usurpateurs qui t'oppriment, de te rétablir toi & tes successeurs, dans tout l'ancien éclat de ton autorité, à condition que tu reconnoîtras nos droits incontestables sur le royaume d'Angola, comme ils sont reconnus dans l'univers entier; que tu rendras à notre couronne, l'hommage qui lui est dû; que toi & les Savas d'Angola tes successeurs, nous payerez à perpétuité un tribut, tel que nous jugerons à propos de le  
fixer,



*fixer, lorsque notre invincible armée aura délivré les provinces dépendantes de ton gouvernement des ennemis qui s'en sont emparés ; enfin que tu n'entreprendras aucune guerre sans nous avoir fait part des motifs qui t'auront engagée à l'entreprendre, & que tu ne contracteras aucune sorte d'alliance qui puisse blesser directement ou indirectement nos intérêts. Si tu remplis ces conditions, tu peux compter, Zingha, sur notre générosité, comme sur la protection de Dieu même, que nous prions de conserver tes jours.*

L'impétuosité des vents déchaînés sur la mer, en agite les flots avec moins de violence, que l'ame de Zingha ne le fut en lisant cette lettre : mais renfermant avec effort les mouvemens de sa colere dans son cœur ulcéré : » Tu ne m'as point trompée, dit-elle au Caffre satisfait, le Meni de Congo m'instruit de ses bontés & des soins que

tu as pris pour le déterminer à nous être favorable. Ses offres font sur moi l'impression qu'elles doivent faire : mais comme les effets de ses promesses sont suspendus jusqu'à ce que j'aie accepté les conditions qu'il me propose, & que j'aie ratifié toutes celles que tu as cru pouvoir accepter en mon nom; tu vois, Dron-co, qu'il est d'une importance extrême, que chargé de ma réponse tu retournes tout de suite à Congo, afin que n'ayant plus à douter de mes volontés & de ma soumission aux loix qu'il me prescrit, l'Empereur de Congo donne ses ordres, & rassemble l'armée formidable qui doit se rendre sous nos ordres au pied de Mapongo. Prépare-toi à un second voyage, tandis que je vais écrire : il ne te reste plus que cette course à faire; elle est pénible, j'en conviens, mais songe à la brillante récompense qui t'attend. D'ailleurs, tu



ne feras, Dron-co, que précéder de quelques jours seulement ton épouse qui ne peut, sans se manquer essentiellement à elle-même, se montrer dans les états de ce bon souverain, avant que de l'avoir informé de ses suprêmes intentions. Un départ aussi précipité blesseroit ma dignité, & déceleroit en nous une situation désespérée, qui bien loin de nous procurer les ressources & les secours que nous voulons nous procurer, tourneroit à notre honte.

Quelque impatientant que Dron-co trouvât ce délai sur lequel il n'avoit pas compté, les raisons de Zingha lui parurent si lumineuses, que n'ayant pour les affoiblir aucune objection à faire, il attendit la réponse que la Reine faisoit à l'insultante lettre qu'elle venoit de lire. Enorgueilli du succès de son ambassade, jugeant à la tranquillité apparente de son épouse, qu'elle

le ne tarderoit point comme elle venoit de le dire, à le suivre à Congo, Dron-co n'appercevant déjà entre le trône & lui qu'un très-petit espace, son ambition flattée de l'espérance de se voir incessamment à la tête d'une formidable armée, il se promet d'accélérer sa course, & d'abrèger autant qu'il le pourroit, le tems qu'il avoit mis dans son premier voyage pour se rendre à la cour du Prince, où il ne comptoit pas de recevoir l'accueil que Zingha lui préparoit par cette réponse écrite en caracteres Congois, & qu'elle remit entre les mains du Caffre.

*ZINGHA BEN-DI, Par le droit & la force Reine d'Angola, d'I-lamba, de Calucala &c. suprême & invincible dominatrice de Mapongo; à Zilet-Zaeb, Roi de Congo.*

*Nous n'avons point envoyé de ministre auprès de ta personne. Ce-*



lui que tu as eu l'imprudence d'écouter & la foiblesse de charger d'une lettre pour nous, est un vil imposteur auquel nous n'avons confié aucune sorte de négociation à ta cour, ni ailleurs. S'il a eu l'insolence de se dire notre époux à Congo, il a porté plus loin encore l'effronterie ici, par l'impudent récit qu'il a fait hautement des bontés & des faveurs dont il assure avoir été comblé dans ton palais par tes femmes, à ton insçu. Nous eussions puni ce traître, & la mort la plus douloureuse nous eût vengés l'un & l'autre, si nous n'avions pas jugé plus convenable de le renvoyer vers toi, afin que par la rigueur des tourmens tu puisses parvenir à la découverte affligeante ou heureuse, de ses attentats, vrais ou faux. Cette peinture qu'il a faite à Congo de nos revers & du malheur de nos peuples, n'est qu'un incroyable tissu de calomnies. Nous avons, il est vrai, des ennemis; mais la force de notre

bras est supérieure à leur malice, & les nations qui nous sont alliées infiniment plus formidables & plus nombreuses que les puissances qui oseroient nous déclarer la guerre. Tu peux donc, Roi de Congo, cesser de t'affliger sur la situation où tu nous supposes. Nous n'avons, graces à la sagesse de notre regne & à l'intrépidité de notre courage, nul besoin de former de nouvelles alliances, & nous te protestons que nous n'avons jamais songé à rechercher la tienne. A l'égard des conditions auxquelles tu nous offres avec tant de générosité le secours de tes armes, elles nous ont paru si outrées & si peu réfléchies, que nous aurions voulu pouvoir douter, pour ton honneur, que tu te fusses oublié au point de nous faire de semblables propositions. Il n'y a dans l'univers que toi seul qui ignores l'indépendance entière de notre couronne, & notre indignation pour quiconque voudroit limiter ou gêner notre auto-



rité absolue. Roi de Congo, tu n'es ni plus libre, ni plus dispoitiquement souverain dans tes états, que nous le sommes dans les nôtres; & tu n'es guere jaloux toi-même du suprême pouvoir, si tu te flattes que dans quelques circonstances que Zingha se trouvât, elle pût se dégrader jusques à consentir à te rendre un avilissant hommage, ou à se déclarer ta tributaire. Nous formerons des alliances telles que nous l'inspirera notre libre volonté. Les habitans de nos états n'ont d'autre souverain que nous, qui voulons bien reconnoître des égaux parmi les rois indépendans, mais nulle part des maîtres, ni des supérieurs. Punis par la violence des châtimens l'audace de l'esclave qui t'a fait tomber dans de si honteuses erreurs; & compte sur l'oubli que nous voulons bien faire de ta lettre & des propositions outrageantes qu'elle renferme.

Dron-co, sans se douter qu'il

voiloit au supplice, & qu'il portoit lui-même l'arrêt fatal de sa condamnation, s'éloigna de Zingha, qui le voyant partir : » Que l'enfer t'accompagne, s'écria-t-elle, en lançant vers le ciel un regard de fureur! monstre odieux! puisse-je ne jamais te revoir, ou du moins ne te voir qu'accablé de tous les maux que ma haine & mon cœur te souhaitent : la noirceur de ton ame m'est désormais inutile ; ta vie est pour moi un tourment, un reproche dont j'ai du me délivrer. Cependant, si la fortune qui semble quelquefois prendre plaisir à protéger les scélérats, te fait éviter les chaînes & la mort que ma prévoyance t'a préparées à la cour de Congo, termine ici la trop longue durée de ta criminelle existence, quand le desir de te venger de ma haine implacable t'y aura ramené : viens-y mourir blessé, déchiré par tes propres armes,

&amp;



n'emporte pas chez les morts la consolation de savoir que Zingha plus inhumaine, plus féroce que toi, est allée toute entiere à sa rage, continuer le cours de ses atrocités chez la plus détestable nation de la terre, chez le seul peuple qui fût digne de nous recevoir l'un & l'autre ».

Après ces mots, la Reine d'Angola rentra dans la caverne, & prenant tous les poisons que Dronco y avoit rassemblés pour en imbibber ses fleches, elle les répandit dans la fontaine, afin que chaque goutte d'eau portât une mort assurée dans le sein de son époux : ensuite elle tendit de distance en distance, tous les pieges destinés à détruire les tigres, les lions & les bêtes féroces qui peuploient cette contrée ; en sorte qu'il n'étoit pas possible que Dronco fit un pas dans ces lieux, sans y trouver inévitablement la mort. Zingha moins

*Partie I.*

L

agitée alors, & goûtant par avance le succès de ses funestes soins, sourit à son ouvrage, & quittant pour jamais cette triste habitation, elle alla s'enfoncer dans les mêmes déserts qu'elle avoit parcourus, surmonta les obstacles qu'elle avoit eus à vaincre, & malgré les tourbillons de sable, l'impétuosité des vents, l'effrayante multitude de serpens, de couleuvres, d'animaux carnassiers de toutes les especes qui s'opposoient à son passage, elle parvint à pénétrer de contrée en contrée, de dangers en dangers, jusques dans la partie la plus intérieure de l'Afrique méridionale, d'où elle se rendit chez les affreux Giagues; chez ces mêmes Giagues qui n'eussent pu la voir qu'avec horreur, si le crime, le parricide & l'inhumanité n'eussent point été auprès d'eux, les titres les plus respectés & les plus recommandables. Ce fut le chef des Giagues lui-



même, celui dont la sœur de Bendi avoit assassiné l'élève, qui la reçut avec le plus d'empressement, & qui par ses éloges inspira à ses concitoyens, autant d'admiration pour la férocité de Zingha, qu'ils en avoient pour la mémoire de leur législatrice.

Par une ancienne coutume des Giagues, mais que leur férocité ne leur permet d'observer que fort rarement, les étrangers que le hasard, l'infortune ou la force des armes ont malheureusement fait tomber dans leurs mains, sont libres, lorsque les boucheries sont d'ailleurs abondamment fournies, de se faire adopter par l'état : mais dans ce cas, l'indispensable obligation de celui qui se fait adopter, est de manger publiquement de la chair humaine, telle qu'elle lui est présentée, & c'est communément un homme ou un enfant récemment égorgés, dont les membres sont pal-

pitans encore, qu'on lui offre à dévorer, & qu'il est obligé d'engloutir, s'il ne veut point exciter contre lui, l'indignation générale, & servir lui-même d'aliment à ce peuple antropophage. Informée de cet abominable usage, Zingha promet de s'y conformer, & malgré l'extrême répugnance qu'elle se sentoit pour une telle nourriture, sa haine contre les Portugais & le desir de se concilier l'estime & la confiance des Jagas, l'emporterent sur le dégoût du repas qu'on lui servit, & qu'elle dévora sans témoigner aucune sorte de contrainte ni d'émotion. Cet acte de férocité acheva de lui captiver le chef de la nation, qui lui apprit que depuis son départ de Mapongo, les Portugais irrités du meurtre du fils de Ben-di avoient placé sur le trône d'Angola, un prince du sang royal qui s'étoit fait Chrétien, mais qui n'ayant que le titre de Roi, & se



voyant perpétuellement contrarié par ceux qui avoient déposé le sceptre dans ses mains, n'avoit régné que peu de temps, & étoit mort de chagrin, laissant ses états aux Portugais qui lui avoient donné pour successeur un autre prince qui avoit régné plus long-temps, & tout aussi tranquillement que le lui permettoit la dépendance où il étoit du Vice-Roi de Loando.

Furieuse à ces nouvelles, la reine d'Angola couvrant du prétexte infernal de la haine implacable dont elle se disoit enflammée contre l'espece humaine, le désespoir où elle étoit de se voir arracher le sceptre, embrassa dans toute leur horreur, & les loix & les mœurs des Giagues, abjura publiquement le Christianisme & tous les sentimens de pudeur & d'humanité. Afin de s'élever au rang que son ambition desiroit d'obtenir, & qu'elle occupa bientôt chez

cette nation, elle s'attacha à mériter à force de noirceurs & de scélératesse, la vénération publique, & elle y parvint en se livrant sans retenue à tout ce que le crime & la férocité ont de plus exécration.

J'ai dit que les Giagues sont de tous les Éthiopiens les plus barbares, les plus impitoyables & les plus intrépides: j'ai dit d'après la vérité des faits, que perpétuellement altérés de sang & de butin, le plaisir de déchirer & de manger leurs ennemis, ou quand ils ne sont point en guerre, leurs propres concitoyens, a un attrait pour eux irrésistible, & qui les porte à se précipiter au milieu des bataillons les plus épais, quelque obstacle qu'on leur oppose. Zingha étoit née cruelle, mais non pas antropophage: cependant l'amour de la vengeance & le desir de dominer, lui firent aisément surmonter l'horreur naturelle qu'elle avoit eue



jusqu'alors pour ces détestables  
 goûts. Elle surpassa même, non-  
 seulement les Giagues, mais les ti-  
 gres les plus féroces & tout ce  
 qu'on raconte des antiques Cyclo-  
 pes dans ses homicides repas. Elle  
 paroissoit ne se plaire qu'aux com-  
 bats, au meurtre & au carnage ;  
 c'étoit entre ses mains que les fa-  
 rouches Singhillos ou prêtres des  
 Jagas, avoient confié le couteau des  
 sacrifices, & c'étoit elle qui dans les  
 fêtes publiques égorgeoit les victi-  
 mes humaines. Elle affectoit sur-  
 tout un éloignement extrême pour  
 les plaisirs séduifans de l'amour,  
 ou plutôt pour la satiété de la dé-  
 bauche ; cependant un penchant  
 effréné l'entraînoit vers la volupté,  
 si l'on peut donner ce nom aux  
 excès & à l'impudence du plus  
 sale libertinage.

Le desir de se satisfaire, la crain-  
 te de passer parmi les Singhillos,  
 monstres voués au crime, & qui

semblables aux antiques Dactyles, feignoient de ne connoître d'autre vertu, si c'en est une, que la loi d'une austere continence, & la privation totale du commerce des femmes; la crainte de passer au jugement de ces impitoyables ministres des idoles, pour une femme ordinaire; le mépris qu'elle affectoit pour les mœurs efféminées, les châtimens sévères dont elle vouloit, à l'exemple de la cruelle Tenba-dumba, qu'on punit les foibles de ce genre les moins reprehensibles, &, malgré la barbare rigidité de ses maximes, la violence & les pressantes impulsions du penchant qui l'entraînoit vers ces mêmes foibles, tyrannisoient son ame & enflammoient ses sens avec d'autant plus de fureur, qu'elle ne voyoit pas qu'il lui fût possible de céder à son goût naturel, & de se plonger, comme elle l'eût voulu, dans les plus im-



mondes pratiques de la corruption. C'étoit dans ces momens réitérés d'effervescence, que n'osant se livrer à la fougue de ses sens, aux plaisirs de l'amour, de la débauche, & à l'épuisement de la fatiété, elle cherchoit à éteindre dans le sang des malheureux qu'elle sacrifioit, & dans l'ivresse de ses festins antropophages, la dévorante ardeur dont elle se sentoit consumée : c'étoit alors qu'on la voyoit multiplier les hécatombes, immoler avec avidité les captifs des Gïagues, enfoncer lentement le poignard dans leur sein, & se venger en outrageant la nature, des feux que la nature allumoit dans son cœur corrompu.

La terreur que les loix sangui-  
naires de Zingha répandoient dans  
ces accès de délire & de rage, sur  
tous ceux qui l'environnoient, les  
meurtres & les assassinats qu'elle  
ordonnoit, les nouveaux genres de



supplices qu'elle inventoit, eussent fini peut-être par la rendre un objet d'épouvante & d'horreur aux yeux mêmes des Giagues qui, exercés au crime dès leur plus tendre enfance, ne concevoient déjà plus comment une femme étrangère, qui n'avoit point succé avec le lait la férocité des Jagas, pouvoit les surpasser en inhumanité. Cet affreux caractère qui ne respiroit que la mort & la désolation, cette effroyable tyrannie, & ces proscriptions qui sembloient se proposer pour but l'extinction totale de la nation, eussent fini par révolter & soulever le peuple contre son despotisme, si dans un de ces momens où la sombre brutalité de sa passion contrariée par la haine irréconciliable qu'elle affectoit contre les hommes dont elle desiroit si ardemment la jouissance, elle n'eût découvert par les conseils d'une exécration confidente, les



moyens d'affouvir ses desirs, & de s'abandonner aux excès de la plus impudente prostitution, sans qu'elle eût jamais à craindre l'indiscrétion d'aucun des complices, ou plutôt, d'aucune des victimes de sa perversité.

De toutes les femmes Giagues qui s'étoient attachées à la Reine d'Angola, celle qui s'empressoit avec le plus de zèle à lui donner des preuves d'estime, de respect & de vénération, étoit la cruelle Run-lan; Run-lan qu'à ses actions barbares, à son esprit de haine & de discorde, au trouble & à la confusion que sa voix féditieuse répandoit dans tous les lieux où le desir de nuire portoit ses pas, on eût pris pour l'une des furies qui s'étoit échappée du sombre palais de Pluton. Dans un de ces momens où Zingha tourmentée par sa passion & sa fureur, s'apprêtoit à éteindre dans des torrens de sang l'im-

pudique chaleur des desirs que son ambition ne lui permettoit pas de satisfaire, elle parla ainsi à sa hieudeuse confidente. » O Run-lan, inflexible Run-lan ! fais passer dans mon ame la haine & la noirceur qui te caractérisent ; seconde mes projets & mes complots de rage & de destruction : arme-toi de tes fleches, de ton glaive formidable, prends tes poisons, suis-moi ; allons porter la mort & la désolation dans le sein de nos captifs ; hâtons leur sacrifice ; remplissons les boucheries par le nombre & l'énormité de nos assassins : puissions-nous en massacrant tous nos prisonniers de guerre, exterminer avec eux la race entiere des hommes ! Rassemblons la nation ; faisons parler les Dieux, ordonnons de leur part d'horribles hécatombes, & ne confions qu'à nos bras le soin de frapper les victimes. Ils loueront mon zele & mes noirs attentats,



tes cruels Singhillos , ces prêtres homicides qui approuvent en nous le meurtre , l'inhumanité , & qui nous interdisent le plus doux charme de la vie , la passion la moins condamnable , & de tous les penchans que nous tenons de la nature , le plus irrésistible. Allons les satisfaire , ces monstres respectés , & que l'effroi qu'inspireront nos efforts réunis , s'étende jusqu'à eux».

A ces mots , l'infernale Run-lan souriant à Zingha d'une aigreuse maniere : » Reine d'Angola , lui dit-elle , n'impute qu'à toi-même la violence des transports qui t'agitent , & les tourmens d'une contrainte dont je t'aurois affranchie , si tu avois eu pour moi autant de confiance que je crois en mériter par mon attachement & l'exacte ressemblance de nos inclinations. J'approuve ton humeur sanguinaire : comme toi , je me plais aux noirceurs , aux crimes , aux com-

bats : comme toi , c'est pour mes yeux avides de carnage , le plus beau des spectacles que celui de la terre jonchée de morts & de mourans ; les cris des malheureux qui tombent sous mes coups , sont pour moi les sons les plus doux : mais je n'enveloppe point comme toi , toute l'espece humaine dans mes vœux de destruction ; l'anéantissement des hommes me priveroit du plus flatteur & du plus agréable de mes amusemens , après celui de nuire. Tu ne connois que la cruelle rigidité de nos loix , & tu ne fais point encore les moyens de les pouvoir enfreindre. Le chef de nos concitoyens t'a fort mal instruite , Zingha ; je te plains , & je sens par moi-même , combien la privation où je te vois réduite doit t'être insupportable. Écoute , je vais t'éclairer.

Ces Singhillos qui t'en imposent par des dehors austeres , ne font



intérieurement rien moins qu'irréconciliables ennemis des plaisirs qu'ils condamnent en public avec tant de rigueur. Dévoués comme nous au service des Dieux, ils ont promis de passer leur vie dans les langueurs d'une sévère continence; mais ces promesses si solennelles ne sont pour eux qu'un moyen de plus de tromper le peuple Giague. Entraînés comme nous, par la fougue de leurs penchans, ils y cèdent ainsi que nous, & sont bien éloignés d'attacher quelque gloire à l'impuissante résistance qu'ils tenteroient de faire à l'impétuosité toujours victorieuse de leurs desirs. Tout leur mérite, à cet égard, ne consiste qu'à dérober au peuple leurs foiblesses, leurs plaisirs, ou, si tu veux, l'excès de leur débauche; & le silence de la mort est le gage assuré de la discrétion des objets de leurs vœux, de leurs soins & de leurs infractions au célibat.

Ces femmes que nos loix ordonnent de jeter toutes vivantes dans les tombeaux de nos guerriers, sont la proie de Singhillos, & il n'en est aucune d'elles qui avant d'être précipitée dans la nuit du tombeau, n'ait passé plusieurs jours dans les bras de ces prêtres mêmes qui, après leur avoir persuadé qu'elles ne mourront point, & qu'ils viendront les rendre à la lumière, président à leur enterrement, & trompent leurs espérances, en les faisant étouffer sous le poids de la terre & des pierres qui comblent la fosse profonde où ils les ont fait descendre.

Consacrée, comme les Singhillos, au culte de nos Dieux, penses-tu que je sois plus fidelle qu'ils ne le sont eux-mêmes à la loi de continence que mon état m'impose? Lorsque jugée digne de remplir les fonctions du sacré ministere, j'allai, suivant l'usage, sur la tombe redoutée de Tem-ba-dumba,  
jurer



jurer de rester insensible aux vœux  
 de la nature, d'éteindre mes desirs,  
 de vivre dans le célibat, pensés-  
 tu que j'eusse prononcé ces ser-  
 mens insensés que mes sens ré-  
 voltés ne me permettoient point de  
 prononcer, si l'on ne m'eût inf-  
 truite des moyens de concilier  
 avec les apparences de la plus ri-  
 gide continence, les plaisirs & les  
 délicieux égaremens de la passion  
 qui m'entraînoit ? Il est pour nos  
 pareilles deux moyens également  
 heureux & également ignorés du  
 reste des Jagas, de satisfaire nos  
 desirs, & de nous livrer sans  
 crainte à l'ivresse de nos sens.  
 L'un est de nous lier avec les Sin-  
 ghillos, & de choisir dans leur or-  
 dre ceux que nous desirons de nous  
 attacher : leur état & l'intérêt qu'ils  
 ont de se rendre respectables à for-  
 ce de sévérité dans leur conduite  
 extérieure, nous assurent de leur  
 discrétion. L'autre est de nous aban-

*Partie I.*

M

donner aux prisonniers de guerre destinés au sacrifice & à servir après leur mort d'aliment aux Gïagues. Leur garde nous est confiée, & tu fais qu'il dépend de nous, de hâter ou de retarder l'instant où nous devons arroser de leur sang les autels de nos Dieux. Douces & complaisantes, nous allégeons leurs chaînes, nous leur marquons de l'intérêt; & quand les fausses espérances de liberté que nous leur avons données, ont calmé leur inquiétude, nous tâchons, toujours avec succès, de leur inspirer la chaleur des desirs que leur présence a excitée en nous. C'est alors que nous recevons les preuves de leur reconnaissance: leurs soins pressés, la vigueur de leurs sens, les assurances qu'ils nous donnent jusqu'à l'épuisement, de la force & de l'ardeur de leur sensibilité, sont le prix enchanteur des bontés que nous leurs témoignons.



Par un ancien usage religieux  
 fement observé parmi nous, de-  
 puis le rétablissement de nos loix  
 & de notre culte, dans le nombre  
 des victimes dévouées aux Dieux,  
 & que nous devons égorger, il  
 nous est ordonné de n'en épar-  
 gner qu'une à laquelle nous n'ac-  
 cordons la vie avec la liberté, qu'à  
 l'instant même où notre bras armé  
 du funeste poignard, est prêt à  
 lui percer le sein. Le captif ren-  
 du par cette voie aux douceurs de  
 la vie, dans le moment où il voy-  
 oit les ombres de la mort s'éten-  
 dre sur sa tête, est non-seulement  
 libre, mais adopté par la nation,  
 & réputé Giague, comme si la nais-  
 sance l'eût rendu notre concitoyen.  
 Tu sens, Zingha, que nous ne  
 manquons point de promettre à  
 chacun de nos captifs, que ce sera  
 lui seul qui recevra de nous & la  
 vie & la liberté. C'est là l'unique  
 cause de leur tranquillité, quand

ils sont conduits au pied de nos autels ; c'est là l'unique cause de leur intrépidité , quand renversés sur nos genoux , il voyent briller dans nos mains le poignard homicide. Au fond , Zingha , c'est leur rendre service , que de les faire ainsi passer du sein de la volupté dans la nuit du tombeau , & cela , sans qu'ils s'en doutent , sans qu'ils aient le temps de s'en appercevoir , sans qu'ils sentent , pour ainsi dire , le coup fatal qui les anéantit. Et en effet , quelle seroit l'horreur de leur situation , si pendant leur captivité , nous ne les entretenions que du funeste sort que nous leur réservons ? Cette sévérité seroit sans doute trop cruelle pour eux , & tout-à-fait inutile pour nous ; car , quel service , quels soins , quelle tendresse attendre de malheureux troublés & abattus par l'affreuse certitude d'une mort inévitablement prochaine ? Telle est la dé



plorable situation de celui de nos prisonniers, auquel, moins par humanité que pour obéir à la loi, nous accordons réellement la vie : c'est celui là que nous traitons avec la plus désespérante rigueur ; c'est celui-là qui n'entend jamais de nous que des arrêts de mort. Quant aux autres, tu juges du soin que nous prenons, lorsqu'ils sont une fois placés autour de nous, auprès de nos autels, de leur percer le sein. Leur mort est terrible, mais prompte, inattendue, & d'autant plus assurée, qu'il est pour nous du plus grand intérêt qu'ils ne puissent, avant que de mourir, nous accuser de perfidie, divulguer les promesses que nous leur avons faites, le prix acquitté par leur reconnaissance, & que nous avons mis à la vie & à la liberté que nous nous étions engagées de leur procurer.

De ces deux moyens, Zingha,

le premier t'est interdit : tes vues d'ambition , & l'espérance fondée que tu as de succéder un jour au chef de la nation , ne te permettent point de t'attacher aux Singhillos ; non que celui d'entr'eux sur qui ton choix s'arrêteroit , ne fût infiniment flatté de tes bontés & de la préférence que tu lui donneroies ; mais à cause de l'invincible résistance que tu éprouverois de la part de l'ordre entier de Singhillos qui ne manqueroient pas de s'opposer à ton élévation , par la crainte de l'autorité que te donneroit sur eux l'espece de dépendance où ils seroient d'un chef informé par lui-même du relâchement de leurs mœurs , de leur profonde hypocrisie & du libertinage outré que cachent des apparences si trompeuses , & cette impraticable austérité qu'ils affichent & qui semble les caractériser. C'est donc à nos captifs que tu dois re-



courir, & goûter dans leur jouissance ces plaisirs dont la privation irrite & révolte tes sens. Flatte-les, trompe-les, & comme nous, perfide par humanité, éteins tes feux, & couvre avec adresse la passion que tu assouviras, du voile séduisant que tu auras étendu sur tes victimes, & que tu feras durer jusqu'au moment où rendue à toi-même, & aux terribles fonctions de ton ministere, la mort que tu leur donneras, soit en public, soit en secret, & toujours au nom des Dieux, & sous prétexte de pourvoir à la subsistance du peuple, te réponde de leur silence».

L'atrocité de ces conseils fit horreur à Zingha; non pas que son bras sanguinaire se refusât au meurtre & aux assassinats; mais parce que son ame ne pouvoit se résoudre à acheter le plaisir au prix d'une perfidie, & qu'il lui paroïssoit indigne d'elle de violer la foi

qu'elle auroit jurée aux captifs, & de les égorger après leur avoir promis de leur accorder la vie. Accoutumée dès l'enfance à la dissimulation, mais non pas au parjure, elle eût fini peut-être par rejeter avec indignation les moyens qu'on lui proposoit, si Run-lan ne s'étoit point chargée de lui fournir des captifs toujours prêts à servir ses desirs, sans que Zingha fût obligée de recourir pour exciter leur zele, à de fausses promesses, à de trompeuses espérances. Le rang auguste & respecté de premiere prêtresse que Run-lan occupoit, lui donnoit sur toutes ses compagnes & sur les Singhillos eux-mêmes cet avantage, qu'elle dispoit à son gré de tous les prisonniers de guerre, depuis le premier moment de leur captivité jusqu'à celui de leur sacrifice. » Quelque insensée, dit-elle à la Reine d'Angola, que puisse me paroître ta délicatesse ou la pitié  
que



que t'inspirent nos prisonniers de guerre. Je veux bien par un attachement dont nulle autre que toi ne me trouveroit capable, compatir à ta foiblesse, te céder le plus grand nombre de mes captifs, & leur ordonner même d'aller gagner auprès de toi, le prix qu'ils seront persuadés que j'ai mis à l'affranchissement de leur vie & de leur liberté. Je ferai plus, afin qu'il ne te reste aucune sorte de crainte, je les immolerai moi-même, à mesure que leurs forces épuisées te paroîtront exiger que de nouvelles victimes aillent attendre dans tes bras, le sort que mon glaive & nos loix auront fait éprouver à leurs prédécesseurs.

Calmée par la certitude d'une vie moins isolée, & qu'elle se proposoit de donner tour-à-tour au crime & aux plaisirs, Zingha dès ce moment se livra sans retenue à ce genre nouveau de perfidie & de débauche. Run-lan fidelle à ses

promesses, faisoit parmi les prisonniers de guerre des levées de jeunes hommes, les plus robustes qu'elle pouvoit trouver, leur juroit qu'ils ne seroient point sacrifiés, les faisoit enfermer dans l'habitation de la Reine d'Angola, & chaque jour, à proportion que l'incontinence de Zingha énervoit leur vigueur, Run-lan les poignardoit & leur substituoit de nouvelles victimes.

Cependant le chef des Giagues, le formidable Tre-benda, celui-là même qui avoit élevé le fils de N-Gola Ben-di, mourut assassiné dans un tumulte que son inhumanité portée dans un moment d'ivresse, aux excès les plus féroces avoit suscité; il périt égorgé par deux Jagas qu'il vouloit immoler à son ressentiment, & qui plus forts que lui, déchirèrent ses membres, & lui firent subir la mort la plus douloureuse, telle qu'il l'avoit méritée par sa scélératesse.

Le commandement de Giagues



n'est point héréditaire ; ce n'est pas non plus la nation assemblée qui se donne des chefs : c'est la force réunie à la férocité qui seule peut donner des droits au plus barbare , à celui qui se sent l'ambition & le courage d'aspirer à cette dignité. Aussi-tôt que le chef cesse de respirer l'autorité suprême réside toute entière entre les mains de Singhillos ; c'est alors que le sang coule à grands flots sur les autels des Dieux , & que la plus épouventable superstition regne despotiquement. Mais cette tyrannie n'est que momentanée , & elle cesse après l'enterrement du chef : car , dès la veille de cette pompe funèbre , tous les Giagues qui prétendent à la souveraineté , pourvu que leur nombre n'excede pas celui de quatre cens , se rendent nuds , & chacun un poignard à la main dans la *plaine des morts* , champ consacré à cette horrible scène. Là , fé-

parés en deux troupes égales, ils s'élancent, semblables aux enfans de l'antique Cadmus, les uns sur les autres, & ils se portent en silence les coups les plus affreux. Le sang ruisselle, la mort moissonne avec une incroyable rapidité les combattans qui, acharnés à leur destruction, ne sont sensibles qu'au desir de se massacrer, & de la plus stoïque indifférence sur les blessures qu'ils reçoivent, pourvu que leurs mains sanguinaires puissent avant que d'expirer, étendre le carnage. Les mourans ne cessent point, jusqu'au dernier soupir, de frapper leurs vainqueurs qui tombent à côté de ceux qu'ils viennent d'immoler; & cette boucherie dure jusqu'à ce que le nombre des quatre cens rivaux soit réduit à celui de trois combattans seulement. Telle est la premiere épreuve. La seconde est plus funeste encore aux trois Jagas victorieux. Épuisés de fatigue, affoiblis par le sang qu'ils ont perdu, blessés &



souvent mutilés , ils se rendent le lendemain sur les bords de la fosse où doit être inhumé le dernier chef de la nation : là , dépouillés de tous leurs vêtemens , & chacun d'eux armé par le premier d'entre les Singhillos , d'un poignard & d'une massue , ils s'élancent tous trois en même temps , dans la fosse , y combattent , s'y déchirent , jusqu'à ce que le plus heureux des trois ait mis à mort ses deux compétiteurs. Pour gage de sa victoire , il jette au milieu de la foule assemblée la tête de chacun de ses deux adversaires. Souvent ce combat se termine par la mort des trois concurrents , & alors , une nouvelle troupe de quatre cens Giagues va subir la première épreuve , & joncher de funérailles le champ des morts.

Lorsque l'événement du second combat est heureux , & que l'un des trois rivaux survit à ses compétiteurs , il ne lui reste plus pour

obtenir le suprême commandement, que deux épreuves à subir, épreuves très-légères pour une ame Giague : la première consiste à célébrer son triomphe par des chants de victoire, & à ne donner aucun signe de douleur, tandis que deux Singhlls le tourmentent & le blessent, l'un avec un tison ardent qu'il applique successivement sur toutes les parties de son corps, l'autre qui d'un couteau lui coupe des lambeaux de chair du dos & des épaules. Enfin, pour dernière épreuve, le Giague vainqueur est conduit sur le tombeau de Ten-badumba, où avant que de promettre de veiller à l'exécution des loix de cette législatrice, il est obligé d'égorger un prisonnier de guerre, de lui ouvrir la poitrine, d'en arracher le cœur & de le dévorer. A ce trait de férocité, ses preuves sont complètes, le peuple se prosterne ; il est proclamé chef par les



Singhillos , & il jouit de tous les honneurs & de toute la puissance de la souveraineté.

Les services que Ten-ba-dumba avoit rendus jadis à ses compatriotes , l'éclat de ses exploits , l'énormité de ses crimes , l'atrocité connue de son ame , sa fureur homicide & la terreur qu'elle inspiroit , avoient suffi pour l'élever au suprême pouvoir , sans qu'elle eût été obligée de s'exposer aux périls & à l'incertitude des deux premières épreuves : nul Giague n'avoit été assez hardi pour disputer contre elle de rage & d'inhumanité : ses droits acquis par un horrible parricide suivi d'un incroyable nombre d'assassins & de noirceurs , la placèrent sans concurrence au rang de chef des Jagas , & la nation qui l'avoit proclamée , n'a point cessé depuis de regarder cette élection comme l'ouvrage des Dieux mêmes.

Les titres de Zingha n'avoient ni

l'évidence, ni la force de ceux de Ten-ba-dumba: bien des raisons au contraire paroissent s'opposer à son élévation, & l'exclure du rang où elle desiroit de monter. Étrangere, soupçonnée, & accusée même par ceux d'entre les Giagues qui aspireroient à la domination, de n'avoir qu'une feinte férocité, & de chercher par des actions barbares à la vérité, mais contraintes, plutôt à se concilier la faveur du peuple & les suffrages des Singhillos, qu'à maintenir dans toute leur vigueur les coutumes nationales, quand une fois elle seroit placée à la tête du gouvernement; elle n'eût jamais aplani les obstacles en apparence invincibles, que ses rivaux lui opposoient, si sa confiance & son courage, merveilleusement secondés par l'activité de Runlan & la protection décidée des Singhillos, n'eussent forcé ses concurrents eux-mêmes à lever les dif-



ficultés qu'ils avoient fuscitées, & à sacrifier leurs vues à ses projets ambitieux.

Zingha, quoique digne par la noirceur de son caractère d'avoir reçu la naissance parmi les Giagues, leur étoit étrangere; mais ils l'avoient adoptée: née d'ailleurs de peres souverains, elle n'étoit tombée du trône d'Angola que par le meurtre du fils de Ben-di son frere: meurtre qui joint à l'empoisonnement de N-Gola, équivaloit au parricide de l'ancienne Ten-badumba. Run-lan étayoit ces raisons du poids de son autorité. Les Singhillos, par les penchans mêmes qu'ils supposoient à Zingha vers l'inconstance & l'inhumanité, se flatant de régner sous son nom, firent parler les Dieux, ordonnerent aux Jagas concurrens de différer les épreuves, jusques après l'enterrement de Tre-benda, & d'aller demander aux manes de Ten-

ba-dumba de les éclairer sur le choix du sujet qu'elle jugeroit le plus digne de commander à la nation. Les Giagues murmurèrent ; mais la crainte d'offenser les Singhillos & leur législatrice, enchaînant leur ressentiment, ils se soumirent, & après les obseques de Tre-benda, le peuple entier, précédé de ses prêtres, de trente captifs enchaînés & destinés au sacrifice, & des quatre cens concurrents, se rendit au champ des morts. Ce champ peu étendu, & resserré par l'antique forêt qui l'environne de toutes parts, inspire la terreur par son aridité, sa lugubre situation, & la prodigieuse quantité d'ossements qui y sont entassés. Au milieu de ce sol funebre, est un large tombeau, presque chaque jour arrosé du sang des victimes humaines : c'est la tombe de Ten-ba-dumba.

Déjà le peuple prostré atten-



doit en silence l'effet des magiques évocations. Déjà par leurs cris forcenés, leurs gestes convulsifs, & leurs imprécations, les Singhillos avoient disposé les esprits aux plus superstitieuses cérémonies, & au spectacle de terreur que l'imposture réunie à l'inhumanité alloit offrir. Les captifs n'attendoient plus pour recevoir la mort, que le signal du sacrifice, & leur indomptable courage insultoit, suivant l'usage de ces peuples barbares, à la cruauté des Giagues par les plus outrageantes injures, & par d'impuissantes menaces. L'ancien des Singhillos appelloit pour la dernière fois l'ame de Ten-ba-dumba, lorsqu'un bruit souterrain, suivi de cris aigus, se fait entendre tout-à-coup, & paroît s'élever du fond de ce tombeau. Les Singhillos feignent d'être effrayés; les Giagues sont consternés; les quatre cens compétiteurs frémissent, &

la crainte s'empare pour la première fois de leur imagination. De nouveaux cris se font entendre, & dans le même instant, on voit les offemens qui couvrent le tombeau, s'agiter, rouler les uns sur les autres, & se disperser d'eux-mêmes. L'épouvante s'accroît & devient générale; les Jagas les plus intrépides ne portent qu'en tremblant leurs regards sur ce monument, & voient s'élever du milieu de ces offemens qui en fermoient l'entrée, un spectre affreux, une horrible Euménide; c'étoit Zingha elle-même, Zingha qui, nue, les yeux étincellans du feu de la colere, un poignard à la main, s'élançe au milieu des captifs, les frappe, les immole, les massacre, ouvre la poitrine du dernier qu'elle vient d'égorger, en arrache le cœur, le dévore, & s'avancant, formidable comme la foudre, vers ses quatre cens concurrens: » Quel



d'entre vous , leur dit-elle , osera me disputer la dignité suprême , que Tem-ba-dumba elle-même vient de me confier ? Qu'il se montre , qu'il approche , qu'il vienne , qu'il me suivre dans les ténèbres du tombeau de notre législatrice , & bientôt ses concurrens m'en verront sortir victorieuse , couverte de son sang , & traînant après moi ses membres déchirés «.

Des quatre cens Giagues qui s'étoient proposés de succéder à Trebenda , nul n'osa seulement jeter les yeux sur la fiere Zingha qui , retournant vers le tombeau : » Manes de Ten-ba-dumba , dit-elle , en s'inclinant , ô vous , qui satisfaisiez des flots de sang que j'ai versés ; ô vous , qui pour prix de mon zele , avez daigné remettre dans mes mains les renes du gouvernement ! écoutez mes sermens ; & si parjure à mes promesses , je manque dans quelque circonstan-

ce que ce puisse être , aux engagements sacrés que vos décrets & vos bontés m'ordonnent de remplir , puisse le jour où j'enfreindrai vos loix être le dernier de ma vie ! puisse ma tête criminelle séparée de mon corps , servir de pâture aux vautours ! que mes entrailles dispersées soient foulées aux pieds de mon peuple & de ses ennemis ! puissent les plus vils esclaves m'outrager impunément , & mes bras abattus par la crainte & la terreur , n'oser repousser les attaques de mes plus foibles agresseurs ! Auguste Ten-ba-dumba ! je jure par mon glaive & par le sang des lâches transgresseurs de ta législation , de t'imiter autant que mon courage & ma suprême autorité pourront me le permettre , de veiller perpétuellement à la défense des Jagas & à la conservation de tes dogmes : je jure d'étendre les horreurs de la désolation dans tou-



tes les contrées habitées par nos ennemis & les infracteurs de tes loix; de ne jamais permettre qu'aucun de nos captifs échappe au sacrifice; d'être perpétuellement en guerre avec les nations voisines, afin que nos autels soient toujours inondés du sang des victimes, & nos boucheries publiques toujours abondamment remplies. A ton exemple, ô Ten-ba-dumba! je dévoue aux enfers quiconque parmi nous, oseroit entreprendre de réformer ou d'adoucir la rigueur de ta législation, & tout Giague dont la voix sacrilege oseroit proposer des changemens dans nos mœurs ou dans notre culte, dans nos loix ou dans nos usages, à moins que ces changemens ne tendent à rendre nos concitoyens plus terribles aux peuples ennemis, plus durs, plus inflexibles & plus impitoyables: enfin, pour me lier encore plus étroitement, ô Ten-ba-dumba! je

promets & je jure de te surpasser toi-même, autant qu'il me sera possible, dans ma conduite, mes actions, ma valeur, mon intrépidité, mes vengeances, mon infatigabilité dans les combats, dans les proscriptions, les meurtres, & les dévastations «.

Zingha eut à peine fini de prononcer ces terribles sermens, sermens auxquels elle ne fut que trop fidelle dans les premiers mois de son regne, qu'il s'éleva dans l'assemblée un murmure d'approbation, suivi de cris tumultueux d'acclamation & d'applaudissement. La nouvelle Ten-ba-dumba fut portée en triomphe du champ des morts dans le temple des Jagas, où l'ancien des Singhillos la revêtit, suivant l'ancien usage, d'une peau de léopard récemment égorgé; c'étoit-là le manteau des souverains ou des chefs des Giagues.

Dès ce moment Zingha ne son-  
gea



gea plus , quoiqu'il en coûtât à son ame , moins sanguinaire & moins féroce qu'elle ne desiroit de le paroître , qu'aux moyens d'en imposer au peuple par la crainte , la terreur & l'effroi qu'inspireroient les loix nouvelles qu'elle publieroit , par le spectacle chaque jour répété des malheureux qu'elle livreroit aux sacrificateurs , par les horreurs de la plus infernale superstition. Le sang ne cessoit point de couler autour d'elle. Le crime seul mettoit les Jagas à l'abri de ses arrêts de mort ; la plus légère marque de foiblesse , le signe le plus équivoque d'humanité attiroient sur les coupables les châtimens & les supplices. Toujours suivie d'une troupe de barbares exécuteurs de ses volontés , elle ne faisoit que leur indiquer les victimes , ils se jetoient sur elles , & sous ses yeux , les monstres les massacroient , & se rassasioient de leur sang & de leur

*Partie I.*

O

chair. Ces abominations ia faisoient respecter , & la rendoient d'autant plus chere au peuple , qu'il la croyoit animée de l'esprit même de la féroce Ten-ba-dumba.

Zingha aussi cruelle envers les femmes qu'elle l'étoit envers les hommes , affectoit une rigueur extrême à l'égard de celles qui avant le temps prescrit par les loix nationales , s'étoient laissé séduire , & qui avoient le malheur de porter les marques de leur foiblesse. L'implacable souveraine faisoit traîner ces malheureuses à ses pieds , leur ôtoit elle-même leurs vêtemens , les attachoit étendues aux pieds de son trône , les faisoit violer par ses satellites , & quand la brutalité de cette nombreuse cohorte étoit assouvie , elle leur fendoit les entrailles , en arrachoit l'enfant , & le fouloit aux pieds.

Afin de commettre impunément ces crimes dont l'atrocité même lui



donnoit tant d'autorité, Zingha, de concert avec les principaux d'entre les Singhillos, avoit eu l'art de persuader aux stupides Giagues qu'elle lisoit tout ce qui se passoit dans les cœurs, & que supérieure à l'ancienne Ten-ba-dumba, elle égaloit en prévoyance la Divinité même. Cette superstition étayée de toutes les fureurs du fanatisme, une fois accréditée, Zingha ne vit plus devant elle que des sujets tremblans, & des victimes prêtes à recevoir le coup fatal que ses mains homicides aimoient tant à porter. A l'exemple de la législatrice des antiques Jagas, la nouvelle souveraine déclara qu'elle avoit en horreur les enfans mâles, & qu'elle étoit désespérée de n'avoir pas un fils à immoler, afin de le broyer dans un mortier, & de composer de ses chairs le merveilleux onguent qui rend invulnérable. Elle étoit âgée alors de cin-

quante quatre ans, & comme elle étoit trop vieille pour espérer malgré l'excès de ses prostitutions d'avoir jamais un fils, elle adopta un enfant de deux ans, fit assembler le peuple, égorgea cette jeune victime, la broya dans un mortier, en composa une espece de pâte, se dépouilla publiquement, & s'oignit tout le corps de cet affreux onguent.

Abrégeons la révoltante histoire des crimes de cette furie : quel homme assez barbare, assez dénaturé pourroit entendre sans frémir le récit de toutes les actions d'horreur & de férocité, qui marquent presque tous les instans des premières années du séjour de Zingha chez les Giagues ? Quel tyran pourroit supporter l'affligeante lecture des loix de sang qu'elle ajouta à l'ancienne législation ? Je dirai seulement qu'elle fit publier un édit par lequel il étoit ordonné à tou-



tes les femmes Giagues de poigner le premier de leurs enfans mâles : je dirai qu'à certains jours elle faisoit rassembler toutes les jeunes filles de quinze ans jusqu'à vingt , & tous les hommes qui n'avoient point encore atteint leur cinquantieme année, que donnant elle même l'exemple de la plus effrénée prostitution, elle punissoit de mort ceux ou celles qui paroissoient ne s'abandonner qu'avec peine & par contrainte aux scandaleux excès de ce libertinage. Malheur aux jeunes filles que ce jour de débauche rendoit fécondes ! & plus malheureux encore les enfans que produisoient ces immondes embrasemens ! ils périssoient avec leurs meres sous les pieds , ou par le glaive de Zingha qui , ces jours exceptés , affichoit une pudeur sévère , & punissoit avec atrocité la plus légère apparence de relâchement dans les mœurs. Quand on

lui dénonçoit deux jeunes personnes de sexe différent, amoureuses l'une l'autre, elle les faisoit conduire devant elle, & les forçoit de se plonger mutuellement un poignard dans le sein.

Tel fut le regne de Zingha, jusqu'à ce que rassasiée de crimes & de sang, elle se fut assurée de la terreur, du zele & de la vénération des Giagues, de leur empressement à servir ses projets de conquête, & les complots que son cœur ulcéré méditoit contre les Portugais.

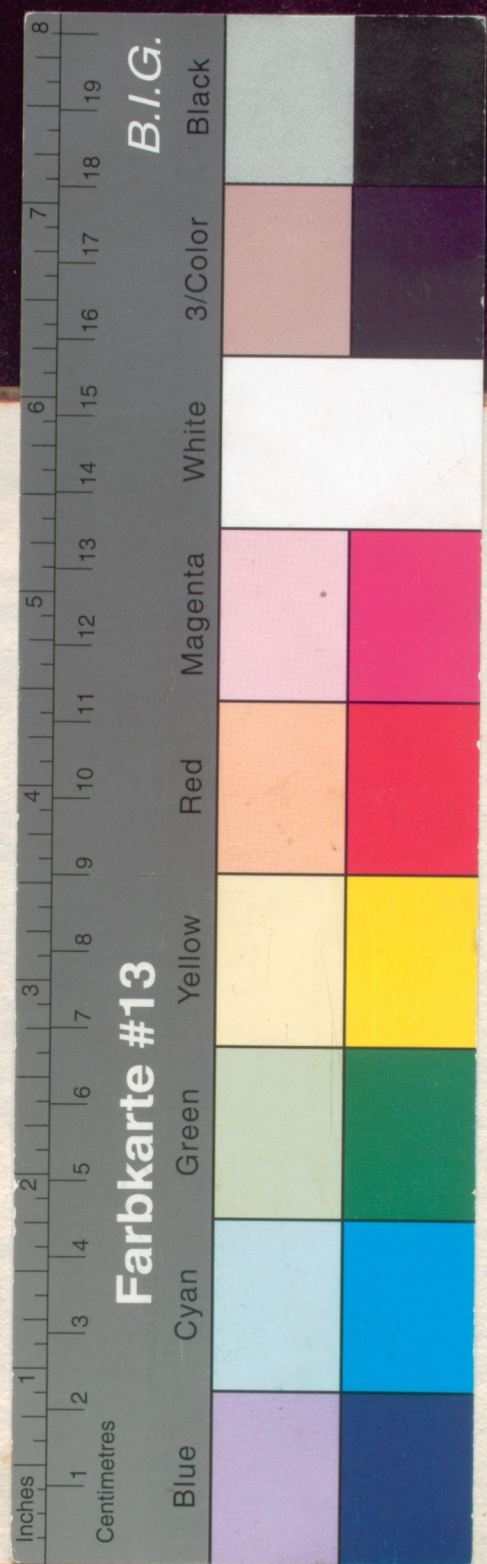
*Fin de la premiere Partie.*











ZINGHA,  
REINE  
D'ANGOLA.  
HISTOIRE AFRICAINE,  
EN DEUX PARTIES.  
*PAR M. L. CASTILHON.*

PREMIERE PARTIE.

A BOUILLON,  
Aux dépens de la Société Typographique.

---

M. DCC. LXIX.